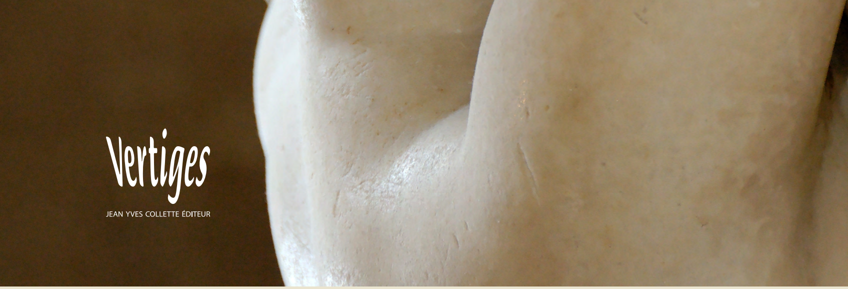
Adélaïde
Herculine
Barbin

Mes souvenirs



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Hermaphrodite endormi. Marbre grec, copie romaine du IIe siècle,
d'après un original hellénistique (– IIe siècle).
Collection du Musée du Louvre, Paris, France.

Adélaïde Herculine Barbin (1838-1868).

MES SOUVENIRS

Avertissement

Nous reproduisons ici le manuscrit d'Abel Barbin édité par le docteur Ambroise Tardieu dans son ouvrage *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels* (Paris, 1874). Dans sa présentation, Ambroise Tardieu rappelait les circonstances de la découverte du manuscrit et justifiait ainsi ses choix éditoriaux…

« Dans une des plus pauvres mansardes du quartier latin, à Paris, au commencement de l'année 1868, un jeune homme se donnait la mort (…)

« Monsieur le docteur Régnier, médecin de l'État civil, et le commissaire de police du quartier, s'étant rendus au domicile de ce malheureux, après avoir constaté le décès et aussi l'anomalie physique que présentaient certaines parties du corps, trouvèrent sur une table une lettre écrite par lui et adressée à sa mère dans laquelle il lui demandait pardon (…)

« Outre cette lettre, le jeune homme laissa un manuscrit dans lequel il racontait sa triste vie. Les pages qui vont suivre en sont textuellement extraites…

« Je reproduirai ici le manuscrit presque en entier et tel qu'il m'a été transmis. Je retrancherai seulement les passages qui allongent le récit sans ajouter un intérêt, mais partout je respecterai la forme qui a un cachet particulier de sincérité et d'émotions saisissantes. Je ferai remarquer que l'auteur a déguisé seulement les noms propres et les lieux ; les faits et les impressions restent absolument vrais…

« Les mots imprimés ici en italique sont soulignés dans le manuscrit, car l'auteur a mis une visible affectation à parler tantôt de lui au masculin, tantôt au féminin. »

* * *

J'AI VINGT-CINQ ANS, et, quoique jeune encore, j'approche, à n'en pas douter, du terme fatal de mon existence.

J'ai beaucoup souffert, et j'ai souffert seul ! seul ! abandonné de tous ! Ma place n'était pas marquée dans ce monde qui me fuyait, qui m'avait maudit. Pas un être vivant ne devait s'associer à cette immense douleur qui me prit au sortir de l'enfance, à cet âge où tout est beau, parce que tout est jeune et brillant d'avenir. Cet âge n'a pas existé pour moi. J'avais, dès cet âge, un éloignement instinctif du monde, comme si j'avais pu comprendre déjà que je devais y vivre étranger.

Soucieux et rêveur, mon front semblait s'affaisser sous le poids de sombres mélancolies. J'étais froide, timide, et, en quelque sorte, insensible à toutes ces joies bruyantes et ingénues qui font épanouir un visage d'enfant.

J'aimais la solitude, cette compagne du malheur, et, lorsqu'un sourire bienveillant se levait sur moi, j'en étais heureuse, comme d'une faveur inespérée.

Comme mon enfance, une grande partie de ma jeunesse s'écoula dans le calme délicieux des maisons religieuses.

Des maisons véritablement pieuses, des cœurs droits et purs présidèrent à mon éducation. J'ai vu de près ces sanctuaires bénis où s'écoulent tant d'existences qui, dans le monde, eussent été brillantes et enviées.

Les modestes vertus que j'ai vu briller n'ont pas peu contribué à me faire comprendre et aimer la religion vraie, celle du dévouement, et de l'abnégation.

Plus tard, au milieu des orages et des fautes de ma vie, ces souvenirs m'apparaissaient comme autant de visions célestes, et dont la vue fut pour moi un baume réparateur.

Mes seules distractions, à cette époque, furent les quelques jours que j'allais passer chaque année dans une noble famille, où ma mère était traitée en amie bien plus qu'en gouvernante. Le chef de cette famille était l'un de ces hommes mûris par les malheurs d'une époque sinistre et désastreuse.

La petite ville de L… où je suis née possédait et possède encore un hospice civil et militaire. Une partie de ce vaste établissement était affectée spécialement au traitement des malades des deux sexes, nombre toujours considérable auquel, comme je l'ai dit, venait se joindre celui non moins grand que fournissait la garnison de la ville.

L’autre partie de la maison appartenait tout entière à la jeunesse orpheline et abandonnée qu’une naissance, presque toujours le fruit du crime ou du malheur, a laissée sans soutien dans ce monde. Pauvres êtres, frustrés dès le berceau des caresses d’une mère !

Ce fut dans cet asile de la souffrance et du malheur que je passai quelques années de mon enfance.

J’ai à peine connu mon malheureux père, qu’une mort foudroyante vint ravir trop tôt à la douce affection de ma mère, dont l’âme vaillante et courageuse essaya vainement de lutter contre les envahissements terribles de la pauvreté qui nous menaçait.

Sa situation avait éveillé l’intérêt de quelques nobles cœurs ; on la plaignit vivement, et bientôt des offres généreuses lui furent faites par la digne supérieure de la maison de L…

Grâce à l’influence d’un administrateur, membre distingué du barreau de la ville, je fus admise dans cette sainte maison, où je devins l’objet de soins tout particuliers, bien que je vécusse parmi les enfants sans mère, élevées dans ce touchant asile.

J’avais alors sept ans, et j’ai encore présente à l’esprit la scène déchirante qui y précéda mon entrée.

Le matin de ce jour j’ignorais absolument ce qui allait se passer quelques heures après mon lever ; ma mère m’ayant fait sortir comme dans un but de promenade, me conduisit en silence à la maison de L… où m’attendait la digne supérieure ; elle me prodigua les plus affectueuses caresses, pour me cacher sans doute les larmes que répandait en silence ma pauvre mère qui, après m’avoir longtemps embrassée, s'éloigna tristement, sentant que son courage était épuisé.

Son départ me serra le cœur, en me faisant comprendre que, désormais, j'appartenais à des mains étrangères.

Mais à cet âge les impressions durent peu, et ma tristesse céda devant les distractions nouvelles qui me furent offertes dans ce but. Tout m'étonna d'abord ; la vue de ces vastes cours, peuplées d'enfants ou de malades, le silence religieux de ces longs corridors troublé seulement par les plaintes de la souffrance, ou le cri d'une agonie douloureuse, tout cela m'émut le cœur, mais sans m'effrayer pourtant.

Les mères qui m'entouraient, offrant à mes regards d'enfant leur sourire d'ange, semblaient tant m'aimer !

J'étais sans crainte à leurs côtés, et si heureuse lorsque l'une d'elles, me prenant sur ses genoux, m'offrait à baiser son doux visage !

Je vis bientôt mes jeunes compagnes, et je les aimai bien vite. De leur part aussi, je me sentais l'objet d'une prédilection presque respectueuse, tant les pauvres enfants comprenaient combien leur sort différait du mien. J'avais, moi, une famille, une mère, et plus d'une fois j'excitai leur envie. Je le compris mieux plus tard. Une querelle d'enfant s'éleva entre nous, je ne me rappelle plus pourquoi l'une d'elles, celle que j'affectionnais le plus, me reprocha amèrement de partager un pain qui n'était pas fait pour moi. Je passe rapidement sur ces premiers temps de ma vie que nul incident sérieux ne vint attrister.

Un jour que, selon mon habitude, j'avais visité quelques malades indigents de la ville, la bonne sœur

M… que j'accompagnais dans ces pauvres demeures, et dont, je dois le dire, j'étais l'enfant gâtée, me prévint que j'allais être confiée désormais à d'autres soins. Elle avait obtenu, grâce à son influence généralement reconnue, que je fusse placée au couvent des Ursulines pour y faire ma première communion et recevoir en même temps une éducation plus soignée. Mon premier mouvement, je l'avoue, fut tout à la joie. La bonne religieuse le vit sans doute, car sa noble physionomie exprima une sorte de tristesse jalouse que j'attribuai, non sans raison, à la vivacité de son affection pour moi.

« Là, me dit l'excellente femme, vous partagerez l'existence de jeunes filles riches et nobles pour la plupart. Vos compagnes d'études et de jeux ne seront plus les enfants sans nom avec lesquelles vous avez vécu jusqu'à ce jour, et vous oublierez bientôt sans doute celles qui ont remplacé votre mère absente. » Je l'ai déjà dit, je crois, j'aimais particulièrement la bonne sœur M…, et je ne pus l'entendre m'accuser ainsi sans en être profondément froissée.

J'avais pris une de ses mains que je serrai dans la mienne, et ne pouvant autrement m'expliquer, car j'étais violemment émue, je la portai à mes lèvres.

Cette protestation muette la rassura sur mes sentiments, sans toutefois lui faire oublier que d'autres maintenant allaient avoir des droits à mon affection, à mon respect.

Quelques jours après je faisais mon entrée au couvent de S…, en qualité de pensionnaire. La bonne sœur M… avait voulu m'y accompagner et me remettre elle-même aux mains de la supérieure de cette maison.

Je n’oublierai jamais l’impression que je ressentis à la vue de cette femme. Je ne vis jamais tant de majestueuse grandeur et une si expressive beauté sous l’habit religieux. La mère Éléonore, ainsi qu’on l’appelait, appartenait, je l’ai su plus tard, à la plus haute noblesse de l’Écosse.

Son maintien était fier et inspirait le respect. On ne pouvait cependant voir de physionomie plus sympathique, plus attrayante. La voir, c’était l’aimer. Elle joignait à des connaissances très étendues une rare habileté, dont elle avait fait preuve dans la direction des affaires de sa maison. La considération sans bornes dont elle jouissait dans le haut monde en avait fait une autorité dans la ville.

D’autres que moi pourraient l’affirmer, elle la méritait sous tous les rapports. Au jour où j’écris ces lignes elle a cessé d’exister, et je sens que je la regretterai toujours. Son souvenir est encore l’un des plus doux qui me soient restés. Au milieu des agitations incroyables de ma vie j’aimais à me rappeler la suavité de son sourire d’ange, et je me sentais plus heureux.

Je fus bientôt à l’aise dans cette sainte maison, sous l’égide d’une affection dont instinctivement j’étais aussi fier que j’en étais heureux.

Le pensionnat était nombreux, et comme je l’ai dit, il se composait particulièrement de jeunes filles appelées plus tard à occuper un certain rang dans la société, soit par leur naissance, soit par leur position de fortune.

Il y avait donc entre elles et moi une ligne de démarcation naturelle que l’avenir seul pouvait briser.

Je n'eus cependant jamais à souffrir par elles de cette différence que la jeunesse comprend quelquefois trop vite, et dont, à l'instar d'autres grands enfants, elle abuse cruellement.

Toutes m'aimèrent, et je dois le dire, je n'en éprouvai nulle fierté, car je croyais dès lors que mon affection n'avait pas le moindre prix à leurs yeux.

Les études étaient sérieuses et confiées à des mains réellement intelligentes.

Douée comme je l'étais d'une véritable aptitude pour les études sérieuses, j'en profitai bientôt avec avantage.

Mes progrès furent rapides et excitèrent plus d'une fois l'étonnement de mes excellentes maîtresses.

Il n'en fut pas de même des travaux manuels pour lesquels je montrai la plus profonde aversion et la plus grande incapacité.

Le temps employé par mes compagnes à la confection de ces petits chefs-d'œuvre destinés à orner un salon ou à parer un jeune frère, je le passais, moi, à la lecture. L'histoire ancienne ou moderne était ma passion favorite.

J'y trouvais un aliment à ce besoin de connaître qui envahissait toutes mes facultés. Cette occupation chérie avait aussi le privilège de me distraire des tristesses vagues qui alors me dominaient tout entier.

Que de fois je me dispensai de la promenade pour pouvoir, le livre à la main, me promener seule dans les magnifiques allées de notre beau jardin, à l'extrémité duquel se trouvait un petit bois planté de marronniers sombres et touffus !

La vue était large, grandiose, et se réjouissait de cette végétation luxuriante des pays méridionaux.

Que de fois aussi madame Éléonore me surprit au milieu de cette rêverie inexplicable, et comme son regard savait me faire tout oublier ! J'accourais radieuse à sa rencontre, et rarement je n'en obtenais pas un baiser que je rendais par une étreinte pleine d'un charme auquel je ne saurais rien comparer.

J'éprouvais parfois un immense besoin d'affection vive et sincère, et, chose singulière, j'osais à peine la manifester.

Je m'étais fait parmi mes brillantes compagnes une amie de la fille d'un conseiller à la Cour royale de…

Je l'aimai à première vue, et, bien que son extérieur n'eût rien d'éblouissant, il attirait invinciblement par la grâce modeste répandue sur toute sa personne ; sans être beaux, ses traits étaient d'une régularité charmante, et portaient les douloureux stigmates d'un mal qui semble chercher de préférence ses victimes parmi les plus jeunes et les plus heureusement douées. La pauvre Léa était de ce nombre. À peine âgée de dix-sept ans elle courbait déjà vers la terre un front où se lisaient des souffrances sourdes, mais qui ne devaient pas tarder à prendre un développement effrayant.

J'avais deviné en elle un être souffrant, voué à une mort prématurée.

La situation physique avait-elle opéré entre nous ce rapprochement qu'aurait dû empêcher la différence d'âge qui nous séparait, car je n'avais pas douze ans, c'est ce que je ne saurais expliquer. Certaines sympathies ne s'expliquent pas. Elles naissent sans qu'on les provoque.

À cette même époque j'étais moi-même faible et d'une santé débile.

Mon état n'était pas sans inspirer de sérieuses inquiétudes, ce qui m'explique certains regards des bonnes religieuses qui m'entouraient. J'étais, comme Léa, l'objet de soins constants, et la salle de l'infirmerie nous réunit plus d'une fois.

Je l'entourais d'un culte idéal et passionné tout à la fois. J'étais son esclave, son chien fidèle et reconnaissant. Je l'aimais avec cette ardeur que je mettais en toutes choses.

J'aurais presque pleuré de joie quand je la voyais abaisser vers moi ces longs cils d'un dessin parfait, dont l'expression était douce comme une caresse.

Comme j'étais fière quand elle voulait bien s'appuyer sur moi au jardin.

Les bras entrelacés nous parcourions ainsi de longues allées bordées de chaque côté d'épais buissons de roses.

Elle causait avec cet esprit élevé et incisif qui la caractérisait.

Sa belle tête blonde se penchait vers moi, et je la remerciais par un baiser plein de chaleur.

« Léa, lui disais-je alors, Léa, je t'aime ! » La cloche de l'étude venait bientôt nous séparer, car mademoiselle de R... s'asseyait sur les bancs de la première. Élève accomplie, son séjour prolongé au couvent n'avait plus pour motif que la culture des arts d'agrément où elle excellait de façon à faire la gloire de ses maîtres.

Le soir venu, nous nous séparions jusqu'au lendemain à l’heure de la messe. Nous passions la nuit dans un dortoir différent. Celui qu’elle occupait communiquait à l’unique vestiaire du pensionnat. J’avais donc quelquefois un prétexte pour la revoir avant de m’endormir. Bien des fois déjà madame Marie-de-Gonzague m’avait reproché mes oublis journaliers, me menaçant de ne plus tolérer mes absences du dortoir.

Un soir du mois de mai, je me rappelle, j’avais réussi à tromper sa surveillance. La prière du coucher était faite ; elle venait de descendre pour se rendre chez la mère Éléonore.

Ne l’entendant plus dans l’escalier, je traverse doucement le dortoir, plus une grande salle qui servait aux élèves de musique. J’arrive au vestiaire, me munissant au hasard du premier objet venu, et de là j’atteins sans bruit la cellule que je savais être celle de Léa. Je me penchai sans bruit vers son lit, et l’embrassant à plusieurs reprises, je lui passai autour du cou un petit christ d’ivoire, d’un fort joli travail, qu’elle m’avait paru envier. « Tiens, mon amie, lui dis-je, accepte ceci, et porte-le pour moi. »

J’avais à peine achevé que je reprenais à la hâte le chemin par lequel j’étais venue. Mais je n’en avais pas fait la moitié que des pas bien connus me firent tressaillir. Ma maîtresse était derrière moi et m’avait vue.

Je m’arrêtai interdite, cherchant en vain à comprimer l’orage. N’ayant pas même cette ressource, je l’attendis bravement.

« Mademoiselle, me dit sèchement la bonne religieuse, je ne vous inflige pas de punition ; la mère Éléonore s’en chargera demain. »

Cette menace portait en elle la peine la plus terrible pour moi. Ce que je ressentais pour notre mère c'était une espèce d'adoration affectueuse et soumise plutôt que de la crainte. La pensée d'avoir encouru son mécontentement m'était insupportable.

Je dormis mal cette nuit-là, et mon réveil fut pénible. À la messe, je n'osai tourner la tête de peur de rencontrer son regard.

Pendant la récréation qui suit le déjeuner, une sœur converse vint me dire de me rendre dans le cabinet de la supérieure. J'y entrai en tremblant, comme le condamné devant son juge.

Je crois voir encore cette physionomie sereine et imposante. La noble femme était assise dans un modeste fauteuil, tandis que ses pieds reposaient sur un prie-dieu, appuyé à la muraille et surmonté d'une grande croix d'ébène.

« Mon enfant, dit-elle, tristement, j'ai su votre infraction au règlement, et si ce n'était en considération de la bonne supérieure qui vous a confiée à mes soins, je n'hésiterais pas à vous rayer, pour cette année, de la première communion. Je connais l'attachement qu'elle vous a voué, qu'en toutes circonstances j'ai tâché de remplacer. »

Puis, changeant de ton, et me faisant un signe que je compris, je m'assis à ses pieds sur un petit tabouret.

Je pleurais silencieusement la tête appuyée sur l'un de ses bras qu'elle ne retira pas.

Alors commença pour moi l'une de ces pieuses exhortations qui révélaient toute la grandeur de cette âme vraiment pure et généreuse. Je n'en compris peut-être pas toute l'élévation, mais aujourd'hui que j'ai pu juger des hommes et des choses, les accents de cette voix aimée retentissent délicieusement à mon oreille, et me font battre le cœur ; ils me rappellent cet heureux temps de ma vie où je ne soupçonnais ni l'injustice ni la bassesse de ce monde que j'étais appelée à connaître sous toutes ses faces.

Je laissai la mère Éléonore le cœur pénétré de la plus douce joie et de la plus sincère gratitude.

La première communion approchait, et avec elle le moment où j'allais dire adieu aux chastes émotions de mon adolescence, car je devais laisser la communauté pour me rendre à Saintes, près de ma mère.

Ce jour était fixé au 16 juillet. Il se leva radieux ; la nature semblait s'associer joyeusement à cette fête de l'innocence et de la candeur.

Vingt-deux jeunes filles allaient s'approcher avec moi de la table auguste.

Cet acte solennel, je crois pouvoir dire que je l'accomplis dans les meilleures dispositions.

Après le saint sacrifice, qui fut célébré avec toute la pompe que l'on sait déployer dans les maisons religieuses, le parloir fut ouvert à l'impatience de toutes les mères qui venaient presser dans leurs bras les jeunes héroïnes de la fête.

La mienne m'y attendait et ne put me voir sans verser de ces douces larmes qui sont les plus éloquentes manifestations de l'amour maternel.

Notre entrevue fut trop courte. Les portes se fermèrent bientôt sur elle. Pas une enfant ne devait ce jour-là sortir de l'enceinte sacrée.

Les distractions du monde ne devaient pas troubler la sérénité de ces jeunes âmes nouvellement sanctifiées.

Je n'ai jamais oublié depuis le fâcheux incident qui vint clore cette journée. La cérémonie touchante du soir fut suivie d'une procession au jardin.

Le lieu était admirablement choisi. On ne saurait imaginer rien de plus imposant que cette longue file d'enfants vêtues de blanc à travers les magnifiques allées de ce modeste Éden.

Les chants religieux, répétés par des voix fraîches et pures, avaient quelque chose de vraiment poétique qui remuait le cœur. La température, jusque-là tiède et parfumée, devint tout à coup accablante. De gros nuages noirs parcoururent l'horizon et firent présager l'un de ces orages brûlants, si communs sous ce climat élevé. De larges gouttes de pluie vinrent bientôt le confirmer, et lorsque le cortège rentra à la chapelle, de sinistres éclairs sillonnaient déjà l'horizon.

Malgré moi mon cœur se serra. Était-ce un présage de l'avenir sombre et menaçant qui m'attendait ? Et devais-je le voir apparaître en mettant le pied sur ce fragile esquif qu'on appelle le monde ?

Hélas ! la réalité me l'a appris trop vite !... Ce fougueux orage n'était que le prélude de ceux qui m'assaillirent depuis !

Je ne pus manger le soir. Un malaise étrange s'était emparé de moi. Avant de m'endormir, j'avais pressé, dans mes bras, ma chère Léa, et le baiser que je lui donnai fut triste comme un dernier adieu !

Elle aussi, j'allais la perdre, sans doute pour toujours ; car nos destinées ne pouvaient nous réunir.

Deux ans après mon départ de L..., j'appris que ma pauvre amie avait succombé à une phtisie des plus caractérisées. Sa mort fut un deuil épouvantable pour sa noble famille dont elle était l'idole. Ainsi fut brisée la première affection de ma vie !

J'entre ici dans une phase de mon existence qui n'a plus rien de semblable avec les jours calmes et tranquilles, passés dans cette riante demeure.

J'étais à B... Ma mère habitait cette ville depuis cinq ans. C'est une antique cité que choisit le grand roi pour en faire une importante place de guerre, et dont le nom se trouve mêlé à de grands événements politiques.

J'éprouve quelque hésitation au moment de commencer la partie la plus pénible de la tâche que je me suis imposée.

J'ai à parler de choses qui, pour plusieurs, ne seront que d'incroyables absurdités ; car elles dépassent, en effet, les limites du possible.

Il leur sera difficile sans doute de se rendre un compte exact de mes sensations, au milieu des bizarreries exceptionnelles de ma vie. Je ne puis leur demander qu'une chose : c'est qu'ils soient, avant tout, convaincus de ma sincérité.

J'avais quinze ans, et il faut se rappeler que, depuis l'âge de sept ans, j'étais absolument séparée de ma mère.

Je ne la voyais qu'à de rares intervalles. Mon arrivée à B..., dans la maison où elle se trouvait, avait toujours été fêtée comme s'il se fût agi d'un membre de la famille. Cette fois, j'y rentrais définitivement.

Cinq personnes composaient cette famille.

Celui qui en était le chef, vénérable vieillard à cheveux blancs, était bien la personnification vivante de l'honneur et de la loyauté.

Près de lui se trouvait sa fille cadette. Tous les instincts généreux de ce père adoré se reproduisaient en cette âme fière que n'avaient pu abattre les cuisants chagrins d'une union malheureuse.

Madame de R… avait trois enfants sur qui elle avait reporté l'inépuisable tendresse dont son cœur était plein.

Elle avait voué à ma mère l'un de ces attachements profonds qui ne s'arrêtent pas aux distances sociales quand ils savent être compris et appréciés. Malgré le rang subalterne qu'elle occupait, ma mère était à ses yeux une amie, une confidente.

Madame de R… n'eut bientôt qu'un désir : celui de me garder dans la maison en m'attachant à sa fille, âgée alors de dix-huit ans. Avec ma fierté naturelle, j'eusse certainement repoussé une pareille proposition, venue d'une étrangère.

Ici, la position changeait. J'étais près de ma mère, dans une famille que, peu à peu, je m'étais habituée à considérer comme la mienne propre, j'acceptai donc, à la grande satisfaction de tout le monde.

Mademoiselle Clotilde de R… joignait à une grande beauté une certaine hauteur qu'elle oubliait seulement vis-à-vis de moi. Elle ne voyait en moi qu'une enfant que l'on pouvait, sans se compromettre, traiter sur un pied d'égalité.

Me voilà donc sa camériste.

Quoique ne possédant pas toutes les qualités de mon état, je restai toujours dans ses bonnes grâces.

Ma chambre à coucher n'était séparée de la sienne que par un petit salon d'attente.

J'assistais le matin à son lever, toujours matinal, en été comme en hiver. Je l'habillais ensuite, et, pendant cette opération, nous discourions à qui mieux mieux sur tous les sujets possibles. Si le silence s'établissait, je me prenais à l'admirer naïvement. La blancheur de sa peau n'avait pas d'égale. Il était impossible de rêver des formes plus gracieuses sans en être ébloui.

C'est ce qui m'arrivait. Je ne pouvais quelquefois m'empêcher de lui adresser un compliment qu'elle recevait de la meilleure grâce du monde, sans en être ni surprise ni plus vaine.

Changeant alors de terrain, elle s'informait de ma santé qui ne s'était guère améliorée, malgré les soins délicats qui m'étaient donnés avec profusion. Me plaignais-je d'une indisposition, il fallait suivre tel ou tel régime. Les conseils, à cet égard, étaient des ordres qu'il fallait suivre, sous peine de manquer à l'obéissance.

Souvent même, il eût fallu, pour une misère, recourir immédiatement au médecin.

Celui-ci venait fréquemment à l'hôtel, à cause de l'état habituel de souffrances dans lequel se trouvait mon noble bienfaiteur, monsieur de Saint-M... Des douleurs aiguës le tenaient, presque constamment, cloué sur son lit, ou dans un immense fauteuil. Ma mère seule avait le privilège de le calmer, au milieu des crises atroces qui l'agitaient.

J'avais chez lui mes grandes et mes petites entrées. J'étais sa lectrice, son secrétaire. Quand sa santé le permettait, et c'était pour lui une distraction chère, il me faisait relire et compulser minutieusement d'énormes liasses de papiers de famille.

« Approche-toi près de moi, Camille, me disait-il, et cherche si tu trouveras telle ou telle lettre, relative à l'affaire que tu sais. » Je lisais lentement, le regardant à la dérobée pour voir si je l'avais satisfait.

La lecture finie, je cherchais encore et je trouvais des fragments de correspondance intime. C'étaient, pour la plupart, des lettres d'une sœur ou de son frère aîné, brave général de l'empire, blessé glorieusement sur nos grands champs de bataille. J'étais toujours heureux d'une pareille rencontre, car elle lui fournissait le sujet d'une foule de récits que j'écoutais avec une avidité sans égale.

Bien que je fusse très jeune, il m'accordait une confiance sans bornes.

Je l'ai déjà dit, j'avais beaucoup lu. Mon jugement s'était développé de bonne heure. À l'âge où l'on appartient encore à l'adolescence, j'étais sérieuse, réfléchie, et aucun des principaux faits de notre histoire, si riche en événements, ne m'était inconnu.

À des heures fixes, ma jeune maîtresse venait s'asseoir près de son aïeul, dont elle était la favorite ; mais sa présence n'interrompait pas le travail commencé. Le soir venu, je lisais le journal.

Pendant cette lecture, il lui arrivait toujours de fermer les yeux, et de renverser la tête sur ses coussins. Les premières fois, le voyant endormi je m'arrêtais. Il s'en apercevait aussitôt.

« Es-tu fatiguée », me dit-il, et sur ma réponse négative, il me faisait continuer. Je devais tout lire, sauf le feuilleton.

Il est vrai que je ne le perdais pas pour cela. Seulement je le lisais seule.

Je dévorai ainsi une nombreuse collection d’ouvrages anciens et modernes, entassée dans les rayons d’une bibliothèque attenant à ma chambre.

Plus d’une fois, cette occupation me surprit à une heure très avancée de la nuit. C’était ma récréation, mon délassement. J’y acquis plus d’un enseignement utile, je dois le dire.

J’avoue que je fus singulièrement bouleversée à la lecture des *Métamorphoses,* d’Ovide. Ceux qui les connaissent peuvent s’en faire une idée. Cette trouvaille avait une singularité que la suite de mon histoire prouvera clairement.

Les années s’écoulaient. J’atteignais ma dix-septième. Mon état, sans présenter d’inquiétudes, n’était plus naturel.

Le médecin consulté reconnaissait chaque jour l’inefficacité des remèdes les plus significatifs. Il avait fini par ne plus s’en préoccuper, attendant tout du temps. Pour mon compte je n’en étais nullement effrayée.

Mademoiselle Clotilde de R… avait vingt ans, son mariage était projeté depuis longtemps avec l’un de ses cousins, héritier, par sa mère, d’une brillante fortune, et porteur d’un nom à jamais célèbre dans les fastes de la marine française.

Son retour, si vivement attendu par la belle fiancée qui lui était promise, fut immédiatement suivi des préliminaires essentiels de leur union.

Sans être un type de beauté, Raoul de K… était l'un de ces hommes qui plaisent au premier abord.

Sa physionomie ouverte, empreinte d'un caractère de distinction native, en faisait un homme séduisant, sinon un beau cavalier. Toute femme devait être fière de lui appartenir.

Ce que je puis affirmer, c'est qu'il était aimé aussi ardemment que le permettait la nature d'ange de la pure jeune fille dont il allait faire sa femme.

De grandes fêtes de famille attendaient les jeunes époux au château de C…, résidence habituelle de madame de K…

Ils s'y rendirent huit jours après la célébration du mariage, auquel ne put assister monsieur de Saint-M…, son état le condamnant à une claustration rigoureuse.

Après avoir reçu la bénédiction de son aïeul vénéré, cette adorable femme m'embrassa avec attendrissement, me faisant promettre de ne jamais l'oublier, dans aucune circonstance de ma vie.

Elle était loin de moi avant que je fusse en état de lui répondre.

Cette scène m'avait anéantie.

Je ne pus revoir sans pleurer le coquet appartement qu'avait occupé ma maîtresse. Une sensation indéfinissable me torturait à l'idée qu'elle ne serait plus là le matin pour me donner son premier sourire, sa dernière parole avant de s'endormir.

Un changement allait s'accomplir dans ma destinée. Il me fallait maintenant une nouvelle occupation.

L'excellent curé de la paroisse, ami de la maison, et mon guide spirituel, me donna l'idée de me vouer à l'enseignement. Avec mon autorisation, il en fit part à ma mère ainsi qu'à mon bienfaiteur. Cette proposition leur plut à tous deux, comme je m'y attendais.

Elle me déplaisait à moi souverainement. J'avais pour cette profession une antipathie non raisonnée, mais profonde.

La perspective d'être ouvrière ne me flattait pas davantage. Je croyais mériter mieux que cela.

Un soir que j'avais fait à monsieur de Saint-M… sa lecture quotidienne, et que ma mère, assise à mes côtés, lui préparait son thé, dont une part me revenait toujours, je les vis se consulter du regard, comme pour se demander qui devait commencer.

Ce fut lui. « Camille, me dit-il, tu as reçu un bon commencement d'instruction. Tu es intelligente ; il ne tient qu'à toi d'entrer bientôt à l'école normale de… Avec ta facilité tu en sortiras, d'ici deux ans, munie d'un brevet de capacité. Nulle carrière ne peut mieux convenir à tes idées et à tes principes. »

Ses paroles m'avaient touchée, et j'étais frappée d'ailleurs de la justesse de son raisonnement, en lequel j'avais une foi inébranlable. Ma résolution fut aussi prompte que ma réponse. Je le remerciai avec effusion, lui promettant de justifier la bonne opinion qu'il avait de moi.

Ma mère ne fut pas moins heureuse de ma réponse ; elle l'attendait avec une impatience que l'on comprendra, en songeant que ce rêve satisfaisait à la fois son orgueil et ses inquiétudes maternelles pour mon avenir.

C'en était fait. Mon sort était fixé. Cette soirée avait décidé du reste de ma vie ! Mais, Seigneur ! qu'il fut différent de celui qu'on en attendait !

J'envisageais maintenant sans terreur la nouvelle carrière que j'avais acceptée, car je n'en pouvais rêver d'autre. Dire que j'en étais heureux, serait mentir. Elle n'avait que mon indifférence.

Je me mis néanmoins à l'œuvre, poussée que j'étais par l'ambition de réussir. Qui n'a éprouvé cette ardeur fiévreuse à la veille d'un jour qui doit vous trouver en présence d'une commission d'examen ?

L'école normale de… recevait chaque année douze jeunes filles, au compte du département. Chacune d'elles, avant d'y entrer, subissait un examen préparatoire, lequel était passé généralement par l'inspecteur d'académie. L'abbé N… m'avait donné à cet égard tous les renseignements nécessaires.

Pendant que ma mère s'occupait de mon trousseau, je travaillais activement, et en quelques mois je me trouvai suffisamment préparée à cette première lutte. Le mois d'août approchait, époque à laquelle ont lieu les examens. Depuis longtemps j'avais déposé à l'inspection d'académie mon extrait de naissance, ainsi qu'un certificat de moralité, visé par la mairie.

Nous étions au 18 août. L'école normale de… présentait cette année-là une dizaine d'aspirantes au brevet de capacité. Parmi elles se trouvait une sœur de ma mère, mon aînée de quelques années seulement, ce qui me la faisait regarder comme ma sœur propre.

À cause d'elle, j'étais connue déjà, et de ses compagnes et de la bonne supérieure qui les accompagnait.

Cette dernière me regardait donc comme sa future élève, et me traita avec une bonté toute particulière.

J'en étais redevable à la touchante prédilection qu'elle avait pour ma tante, l'une de ses plus chères élèves, et dont elle n'eût pas voulu se séparer.

Dire que j'étais heureuse de la perspective que m'offrait cette carrière serait parfaitement faux. Je l'embrassais sans dégoût, il est vrai, mais aussi sans attrait. Je ne soupçonnais pourtant pas alors les difficultés sans nombre d'un état le plus servile de tous, celui d'institutrice.

Certes, tout le monde sait aujourd'hui dans quelle honteuse dépendance, pour notre époque, sont placés les maîtres et maîtresses de pensions. En butte à la calomnie, à la médisance d'une population qu'ils doivent régénérer, il leur faut subir aussi l'influence fatale et despotique d'un prêtre jaloux de son pouvoir qui, s'il ne peut en faire ses esclaves, les écrasera bientôt sous le poids des haines qu'il aura soulevées sous leurs pas. Ce que j'ai vu me permettrait d'en citer plus d'un exemple. Le moment n'est pas arrivé.

Mais il est un écueil inévitable que je viens signaler ici. Peut-être vais-je soulever contre moi le rire de l'incrédulité. Quoi qu'il en soit, je crois remplir un devoir, et j'affirme que, à part d'honorables exceptions, les fonctionnaires que j'ose attaquer ici sont plus nombreux que je n'ose le dire.

Après le curé de la commune l'institutrice n'a pas de plus terrible ennemi que l'inspecteur primaire. C'est son chef immédiat, c'est l'homme qui tient en ses mains tout son avenir. Un mot de lui à l'académie, un rapport au préfet, peut la mettre au ban de tout le corps enseignant.

Supposez alors, ce que j'ai vu, un homme arrivé au poste d'inspecteur primaire au moyen de manœuvres plus ou moins jésuitiques. Incapable d'apprécier le talent ou le mérite d'une maîtresse de pension qui, trop souvent, pourrait le prier de s'asseoir, non pas au fauteuil d'honneur, mais bien sur les bancs de ses élèves les plus ignares : voilà l'homme.

Il se gardera donc bien d'entamer un sujet sérieux ; il échouerait. Il s'attachera à des futilités plus ridicules les unes que les autres, tout en effrayant les enfants de façon à leur ôter toute possibilité de répondre, ce qui arrive en effet. De là des reproches pour l'institutrice, un ton de menace devant lequel il lui faut s'incliner pour ne pas être anéantie sous la supériorité éclatante de monsieur le délégué de l'académie.

Supposez encore, ce qui est quelquefois vrai, que l'institutrice soit jolie, et que monsieur l'inspecteur en ait été touché, car ces messieurs peuvent être doués d'une certaine perspicacité. On peut bien leur accorder celle-là. Sous le coup d'une disgrâce, la pauvre jeune fille, pour ne pas se voir retirer le morceau de pain qui la fait vivre elle et son vieux père, se fera plus sensible, plus petite devant l'arrogance de son supérieur. Enchanté d'avoir fait trembler une enfant, celui-ci s'apaise un peu et finit par un compliment, qui, dans la bouche d'un autre, pourrait passer pour une insulte. Mais peut-on répondre impoliment à monsieur l'inspecteur ? Non. Il le sait bien. On ne peut pas non plus rester indifférente aux promesses d'avancement qu'il veut bien faire.

On est arrivé dans le petit salon. Ce monsieur veut bien accepter une collation. Là il n'est plus question d'enseignement ; il cause familièrement ; ce terrain lui est plus familier. Ses paroles mielleuses se font de plus en plus claires. Après avoir menacé, il promet, mais il demande, et là son langage est tout à fait significatif.

Sous peine d'encourir sa haine, il peut parfaitement arriver qu'on soit généreuse à son tour !

Il peut arriver aussi qu'on prie poliment monsieur l'inspecteur de passer la porte au plus vite, en le priant de ne plus la franchir.

Et dans ce cas-là il arrive toujours que l'institutrice est perdue. Ira-t-elle lutter contre un homme dont la haute moralité est proverbiale ? Elle y répugne d'abord parce que ce serait se compromettre sans le perdre, lui : elle se tait donc. De là les vexations de toute sorte, les notes se succédant à la préfecture, et suivies de semonces effrayantes.

Si avec tout cela son curé est contre elle, c'est fini, il lui faut céder le terrain. Ne pouvant la chasser, il met tout en œuvre pour décider les familles à placer leurs enfants chez les bonnes sœurs qu'on a eu soin d'appeler dans la localité.

J'ai vu se passer sous mes yeux de ces scènes vraiment incroyables de bassesse indigne, d'abus de pouvoir trop révoltants pour que j'essaye de les raconter.

Loin de moi la pensée d'avoir voulu porter atteinte à l'honorabilité de cette classe laborieuse et si digne d'intérêt, vouée à la pénible tâche de l'enseignement parmi nos populations des campagnes.

Personne plus que moi n'a été à même d'apprécier leur bonne volonté pour le bien, leurs efforts incessants pour tout ce qui touche au côté moral de la civilisation. Mon unique but a été de soulever une question de moralité publique.

J'étais admise à l'école normale de... Quelques lieues à peine m'en séparaient. Ce voyage néanmoins était un événement pour moi. Il fallait traverser l'Océan ; donc j'allais y trouver les charmes de la nouveauté.

Arrivé à D..., le capitaine me fit conduire au couvent. Son aspect était simple et modeste comme la vie de celles qui l'habitaient.

Je ne sais quel trouble inexprimable vint me saisir lorsque je franchis le seuil de cette maison. C'était de la douleur, de la honte. Ce que j'éprouvai, nulle parole humaine ne pourrait l'exprimer.

Cela paraîtra incroyable, sans doute, car enfin je n'étais plus une enfant, j'avais dix-sept ans, et j'allais me trouver en face de jeunes filles, dont quelques-unes en avaient à peine seize. L'accueil si affectueux de la bonne supérieure m'avait laissée insensible, et, chose étrange, lorsque, conduite par elle, j'arrivai à la classe des élèves-maîtresses, la vue de tous ces frais et charmants visages qui me souriaient déjà me serra le cœur.

Sur tous ces jeunes fronts je lisais la joie, le contentement, et je restais triste, épouvantée ! Quelque chose d'instinctif se révélait en moi, semblant m'interdire l'entrée de ce sanctuaire de virginité. Un sentiment qui dominait en moi, l'amour de l'étude, vint faire diversion à la bizarre perplexité qui s'était emparée de tout mon être.

Les aspirantes au brevet de capacité étaient au nombre de vingt à vingt-cinq. Néanmoins, à part notre classe, le même établissement comptait une centaine au moins de petites filles, tant pensionnaires qu'externes, formant deux classes séparées. Un immense dortoir, composé de cinquante lits à peu près, nous réunissait toutes.

Aux deux extrémités de cette pièce on voyait un lit garni de rideaux blancs, occupé chacun par une religieuse. Habituée depuis longtemps à avoir une chambre pour moi, je souffris énormément de cette espèce de communauté. L'heure du lever surtout était un supplice pour moi, j'aurais voulu pouvoir me dérober à la vue de mes aimables compagnes, non pas que je cherchasse à les fuir, je les aimais trop pour cela, mais instinctivement j'étais honteux de l'énorme distance qui me séparait d'elles, physiquement parlant.

À cet âge où se développent toutes les grâces de la femme, je n'avais ni cette allure pleine d'abandon, ni cette rondeur de membres qui révèlent la jeunesse dans toute sa fleur. Mon teint, d'une pâleur maladive, dénotait un état de souffrance habituelle. Mes traits avaient une certaine dureté qu'on ne pouvait s'empêcher de remarquer. Un léger duvet qui s'accroissait tous les jours couvrait ma lèvre supérieure et une partie de mes joues. On le comprend, cette particularité m'attirait souvent des plaisanteries que je voulus éviter en faisant un fréquent usage de ciseaux en guise de rasoirs. Je ne réussis, comme cela devait être, qu'à l'épaissir davantage et à le rendre plus visible encore.

J'en avais le corps littéralement couvert, aussi évitais-je soigneusement de me découvrir les bras, même dans les plus fortes chaleurs, comme le faisaient mes compagnes. Quant à ma taille, elle restait d'une maigreur vraiment ridicule. Tout cela frappait l’œil, je m’en apercevais tous les jours. Je dois le dire, pourtant, j’étais généralement aimée de mes maîtresses et de mes compagnes, et cette affection je la leur rendais bien, mais d’une façon presque craintive. J’étais née pour aimer. Toutes les facultés de mon âme m’y poussaient ; sous une apparence de froideur, et presque d’indifférence, j’avais un cœur de feu.

Cette malheureuse disposition ne tarda pas à m’attirer des reproches et à me rendre l’objet d’une surveillance que je bravais ouvertement.

Je me liai bientôt d’une étroite amitié avec une charmante jeune fille nommée Thécla, plus âgée que moi d’une année. Certes rien n’était plus opposé extérieurement que notre physique. Mon amie était aussi fraîche, aussi gracieuse que je l’étais peu. On ne nous appela que les inséparables, et, en effet, nous ne nous perdions pas de vue d’un seul instant.

L’été on faisait l’étude dans le jardin, nous y étions l’une près de l’autre, les deux mains enlacées pendant que l’autre tenait le livre. De temps à autre le regard de notre maîtresse s’attachait sur moi au moment où je me penchais vers elle pour l’embrasser, tantôt sur le front, et, le croirait-on de ma part, tantôt sur les lèvres. Cela se répétait vingt fois dans une heure. Alors on me condamnait à me placer à l’extrémité du jardin, ce que je ne faisais pas toujours de bonne grâce. À la promenade, les mêmes scènes se renouvelaient. Par une étrange fatalité nous étions placées au dortoir, moi au numéro 2, elle au numéro 12. Mais cela ne m’embarrassait guère. Comme je ne pouvais me coucher sans l’embrasser, je manœuvrais de façon à me trouver encore debout quand tout le monde était au lit. Marchant sur la pointe du pied, j’arrivais jusqu’à elle. Mes adieux terminés, je fus surprise quelquefois par ma maîtresse, dont je n’étais séparée que par le numéro 1. Les prétextes que je donnais à mes escapades furent admis dès l’abord ; mais il n’en pouvait toujours être ainsi. L’excellente femme m’aimait réellement, je le savais, et ces façons d’agir l’affligeaient tout en la surprenant de ma part. D’un autre côté, comme nous n’étions pas des enfants, elle nous prenait par le cœur et non pas par des punitions.

Le lendemain donc elle trouvait le moyen de m’appeler seule au jardin, et là, me prenant les mains dans les siennes, comme elle eût fait d’une sœur, elle me faisait les plus touchantes exhortations pour me rappeler au sentiment d’une réserve que commandaient la morale et le respect dû à une maison religieuse. Je ne l’écoutais jamais sans pleurer, tant elle savait s’inspirer de ces accents qui n’avaient rien d’humain.

J’ai assez vécu pour pouvoir dire qu’il est impossible de trouver rien de comparable à cette nature d’élite. L’homme le plus sceptique qui soit au monde, je le défie de vivre près d’une créature aussi noble, aussi pure, aussi véritablement chrétienne, sans se sentir porté à chérir une religion capable d’enfanter de pareils caractères. On me répondra qu’ils sont rares ; je le sais, malheureusement ; mais ils n’en sont que plus admirables, et si tous n’atteignent pas une telle perfection, qui donc oserait l’exiger en eux ?

Sainte et noble femme ! Ton souvenir m’a soutenu dans les heures difficiles de ma vie ! Il m’est apparu au milieu de mes égarements, comme une vision céleste à qui j’ai dû la force, la consolation !

Aussi humble et modeste qu’elle était vraiment grande, la sœur Marie-des-Anges écartait avec soin toute conversation qui pût confirmer ce qu'on savait déjà de sa haute origine. Fille d'un général dont la carrière fut des plus brillantes par le poste important qu'il occupa longtemps dans la diplomatie, elle avait renoncé de bonne heure à l'avenir que lui promettaient son nom et sa fortune pour se consacrer uniquement au service des pauvres et des malades. Ses connaissances étendues et des plus rares chez une femme l'avaient fait désigner par ses supérieurs pour diriger l'école normale de D... Dire qu'elle était aimée de ses élèves serait trop peu. Toutes l'adoraient. Aussi avait-elle rarement l'occasion de nous adresser un reproche, quelque léger qu'il fût ; ses désirs étaient pour nous des ordres que nous exécutions avant même qu'ils fussent formulés.

Les inspecteurs la connaissaient bien, aussi leurs visites étaient-elles rares et généralement courtes.

Les études pour les élèves-maîtresses étaient réglées de la sorte : le matin, été comme hiver, le réveil sonnait à cinq heures. À six heures la messe, soit à la chapelle, soit à la paroisse, qui n'était qu'à cinq minutes à peine de la communauté.

À sept heures l'étude, jusqu'à huit, heure à laquelle sonnait le déjeuner. À neuf heures la classe commençait. La matinée était consacrée aux exercices de français, de style, d'écriture et de géographie.

À onze heures, le dîner, puis la récréation pour les jeunes pensionnaires et externes. Le temps qu'elle durait était pour nous à peine suffisant pour achever les devoirs du matin. De une heure à quatre heures et demie on s'occupait de mathématiques, de lecture et de français. Certains jours étaient réservés à la musique vocale et au dessin. À partir de cinq heures nous étions libres, mais non pas sans travail, et je dois dire que ce n'était pas pour nous une charge. Pas une minute n'était perdue pour nous. S'il arrivait que nous fussions en avance, nous en profitions, soit pour les travaux d'aiguille, soit pour résoudre une question nouvelle et embarrassante. De là venaient nos progrès rapides. Mon aversion pour les travaux manuels allait toujours croissant. Je me demandais quelquefois ce qu'il arriverait un jour lorsqu'il me faudrait avouer ma profonde incapacité vis-à-vis de mes élèves. Pendant que mes compagnes se fortifiaient dans ce genre d'exercice, je me livrais à ma distraction favorite, la lecture.

L'été, quand le temps le permettait, nous faisions après le souper une promenade au bord de la mer. Les religieuses nous accompagnaient, mais sans se mêler aucunement à nous. Une plage immense, presque toujours déserte, s'étendait le long des murs mêmes de la communauté, dont elle n'était séparée que par un rempart. La vue était délicieuse, surtout lorsque la tempête, chose fréquente dans cette partie sauvage du littoral, venait bouleverser l'élément terrible qui nous entourait. Les orages, sur ces côtes arides, avaient un caractère vraiment effrayant, dont on ne peut se faire une idée.

J'ai assisté une fois à l'une de ces scènes horribles, dont le souvenir ne m'a jamais laissée. Je n'ai jamais rien vu de semblable depuis ce jour.

C'était vers le milieu du mois de juillet.

La journée avait été accablante. Pas un souffle ne venait rafraîchir l'air qui, le soir encore, était brûlant. Comme d'habitude, nous avions été, après le souper, faire une heure de promenade sur le rempart. À ce moment, il se fit un changement subit d'atmosphère. De violentes rafales venant de la mer s'élevèrent tout à coup en même temps que des nuages sombres se montraient à l'horizon.

Évidemment une bourrasque allait éclater.

J'avais hâte de rentrer, car depuis mon arrivée à D... l'orage me causait une frayeur que je n'avais pas encore ressentie. Thécla s'appuyait à mon bras qui tremblait déjà malgré mes efforts pour le dissimuler.

On se disposait à nous faire rentrer quand un éclair horrible vint me clouer à ma place. Le ciel s'était entrouvert, laissant tomber la foudre qui s'abattait à quelques mètres de la place où nous nous trouvions, mais sans laisser aucune trace de son passage.

J'étais terrifiée. L'ouragan n'était cependant pas encore dans toute sa force.

Vers minuit il redoubla d'intensité. Les éclairs se succédaient avec une rapidité toujours croissante, et rendaient parfaitement inutile la veilleuse qui brûlait au dortoir.

Personne ne dormait. Les deux religieuses avaient ouvert leurs rideaux et faisaient à haute voix des prières auxquelles répondaient quelques-unes de mes compagnes.

Rien n'était plus triste que le son monotone de ces voix mêlé aux éclats grossissants du tonnerre.

La tête enfouie sous mes couvertures, je ne respirais plus qu'à peine. N'y pouvant plus tenir, je me dégageai un peu pour regarder autour de moi.

Moins effrayée, l'élève placée à mes côtés s'était levée et s’approchait de mon lit pour me rassurer. J’avais saisi une de ses mains quand une lueur épouvantable vint embraser tout l’appartement.

Le craquement qui la suivit immédiatement fut tel que je n’en ai jamais entendu de semblable.

En même temps la fenêtre, placée au-dessus de mon lit, s’ouvrit avec fracas. Éperdue, je poussai un cri de détresse qui, joint à ce qui l’avait précédé, fit croire à un malheur véritable.

Avant qu’on eût pu se rendre compte de ce qui se passait, j’avais franchi, je ne sais comment, le lit qui me séparait de ma maîtresse.

Mue comme par un ressort électrique, j’étais tombée anéantie dans les bras de sœur Marie-des-Anges, qui ne put se dégager de mon étreinte imprévue.

Ses deux bras s’attachaient à mon cou, tandis que ma tête s’appuyait avec force contre sa poitrine, couverte seulement d’un vêtement de nuit.

Le premier moment de frayeur apaisé, sœur Marie-des-Anges me fit remarquer doucement l’état de nudité dans lequel je me trouvais. Certes, je n’y songeais pas, mais je la compris sans l’entendre.

Une sensation inouïe me dominait tout entière et m’accablait de honte. Ma situation ne peut s’exprimer.

Quelques élèves entouraient le lit et regardaient cette scène, ne pouvant attribuer qu’au sentiment de la peur le tremblement nerveux qui m’agitait… Je n’osais maintenant ni me relever ni affronter les regards fixés sur moi. Mon visage décomposé était couvert d’une pâleur livide. Mes jambes pliaient sous moi.

Émue de pitié, mon excellente maîtresse me prodiguait les plus tendres encouragements. J'étais retombée sur les genoux, la tête appuyée sur le lit. Ma maîtresse essaya de la soulever d'une main, tandis que l'autre s'appuyait sur mon front. Je sentis que cette main me brûlait.

Je l'écartai brusquement et l'appuyai sur mes lèvres avec un sentiment de bonheur qui m'était inconnu. En tout autre temps elle m'eût reproché ce mouvement de familiarité qu'elle ne tolérait jamais. Elle se contenta de la retirer, m'engageant à regagner mon lit.

Sous le coup d'une émotion difficile à décrire je n'entendais plus l'orage qui grondait encore sourdement. J'étais partie sans oser jeter les yeux sur ma maîtresse. Un désordre complet régnait dans mes idées. Mon imagination était troublée sans cesse par le souvenir des sensations éveillées en moi, et j'en arrivai à me les reprocher comme un crime... Cela se comprendra, j'étais à cette époque dans la plus grande ignorance des choses de la vie. Je ne soupçonnais rien des passions qui agitent les hommes.

Le milieu dans lequel j'avais vécu, la façon dont j'avais été élevée m'avaient préservée jusque-là d'une connaissance qui, sans nul doute, m'eût poussée aux plus grands scandales, à des malheurs déplorables. Ce qui s'était passé ne fut pas pour moi une révélation, mais un tourment de plus dans ma vie.

Il m'arriva souvent d'hésiter à m'approcher de la table sainte, après des nuits troublées par d'étranges hallucinations. Pouvait-il en être autrement ? À partir de ce moment, ma réserve naturelle s'augmenta de beaucoup vis-à-vis de mes compagnes. Un fait que je puis citer ici sans compromettre personne en donnera une idée.

Pendant l’été, les élèves qui aimaient les bains de mer allaient, sous la conduite d’une religieuse, se livrer à cet exercice salutaire. Je refusai constamment d’y aller.

On nous promettait depuis longtemps une excursion à T..., partie de l’île la plus intéressante, au point de vue de sa situation. Ce jour arriva enfin. Il s’agissait de faire à pied cinq kilomètres au moins, et autant pour revenir. La classe normale seulement devait faire ce voyage, les autres pensionnaires étant trop jeunes. Comme il y avait à T... une maison religieuse du même ordre, nous devions y coucher, ce qui ajoutait encore au charme de la promenade.

Nous étions en août. Pour éviter la trop grande chaleur, nous nous mîmes en route dès cinq heures du matin. La supérieure et deux religieuses nous accompagnaient. Nous avions à traverser un pays de marais, où la végétation n’est rien moins qu’abondante. Partout du sable, ce qui donne à ce pays l’aspect des déserts mornes de l’Afrique.

Certes, personne ne songeait à la fatigue ; mais en approchant des dunes, on ne trouve plus la terre ferme ; impossible d’avancer sur ce terrain mouvant.

À chaque pas le pied enfonce au-dessus de la cheville. Force nous fut de marcher pieds nus. Une gaieté folle animait mes compagnes. Elle se communique, on le sait, aussi ne cherchais-je pas à m’y soustraire.

Ces rires francs et joyeux me faisaient du bien, et pourtant j'en étais jalouse malgré moi.

De temps à autre mon front s'inclinait sous le poids d'une tristesse que je ne pouvais vaincre. Une préoccupation constante s'était emparée de mon esprit. J'étais dévorée du terrible mal de l'inconnu.

La plus aimable hospitalité nous attendait à T... Les bonnes sœurs, prévenues de notre arrivée dans leur solitude, nous reçurent à bras ouverts.

Le village tout entier fut mis à contribution et nous fit l'accueil le plus sympathique.

Le lait frais, les œufs et les confitures composèrent un déjeuner auquel nous fîmes le plus grand honneur.

Après le déjeuner nous visitâmes le jardin.

Au premier et unique étage de la maison se trouvait la grande classe, transformée par nous en un vaste lit de camp. La literie se composait exclusivement de matelas et de couvertures. C'était plus que suffisant pour la saison avancée où nous nous trouvions. La chaleur était excessive. J'avais, comme la plupart de mes compagnes, essayé de réparer mes forces par un sommeil de quelques heures.

Je laisse à penser s'il fut bien profond, interrompu à chaque instant par les bâillements de l'une ou par les rires de l'autre. Je vois encore ce tableau.

Moitié vêtues et étendues côte à côte sur nos couchettes improvisées, nous présentions un aspect qui eût pu tenter un peintre. Je ne parle pas de moi (bien entendu).

Sous ce gracieux déshabillé, on distinguait çà et là des formes admirables qu'un mouvement impromptu venait de temps à autre mettre à découvert.

Quand je me reporte à ce passé déjà disparu, je crois avoir rêvé ! Que de souvenirs de ce genre viennent peupler mon imagination !

Si j'écrivais un roman, je pourrais, en les interrogeant, fournir des pages les plus dramatiques, les plus saisissantes qu'aient jamais créées un A. Dumas, un Paul Féval ! Ma plume ne peut se mesurer à celle de ces géants du drame. Et ensuite, on se souviendra que j'écris mon histoire, c'est-à-dire une série d'aventures auxquelles se trouvent mêlés des noms trop honorables pour que j'ose faire connaître le rôle involontaire qu'ils y ont joué.

Quelle destinée était la mienne, ô mon dieu ! Et quels jugements porteront sur moi ceux qui me suivront pas à pas dans cette incroyable carrière, que pas un être vivant avant moi n'aura parcourue !

Quelque rigoureux que soit l'arrêt auquel me condamnera l'avenir, je veux continuer ma pénible tâche.

Dans l'après-midi de ce jour, nous visitâmes les environs de T… Rien n'en peut donner une idée.

Le petit village est littéralement enfoui sous un océan de verdure perpétuelle, dont les racines profondes se multiplient depuis des siècles dans des montagnes de sable appelées dunes.

Une immense forêt de pins s'étend le long de la côte et forme une digue aux envahissements de la mer et protège le pays contre des invasions de sables qui, s'élevant à des hauteurs gigantesques, offrent le coup d'œil le plus imposant.

Armé d'une longue-vue, et placé sur un point culminant de la forêt appelé l’Observatoire, on les diſtingue aux rayons du soleil comme autant de colosses d’argent. Quatre kilomètres au moins nous séparaient de cette superbe plage appelée la Tête-Sauvage. C’était pour nous la terre promise. Nous devions nous y rendre le lendemain matin.

La nuit s’écoula trop lentement au gré de nos désirs.

La maison religieuse de T… ne pouvant nous contenir toutes, une dizaine d’entre nous fut envoyée chez d’obligeantes voisines enchantées de nous offrir l’abri. J’étais de ce nombre. Des lits, d’une propreté merveilleuse, furent mis à notre diſposition. L’appartement où je me trouvais en avait trois. Nous étions neuf.

Heureusement les lits étaient larges. Nous pouvions y dormir parfaitement à l’aise, quoique n’en occupant qu’un tiers.

Je ne dirai pas ce que fut cette nuit pour moi ! Le jour était venu, il fallait partir.

Après s’être habillé à la hâte, on mangea quelques bouchées dans le lait frais.

Des provisions avaient été préparées par les bonnes religieuses et furent chargées sur des ânes mis en réquisition pour notre grand voyage.

À l’entrée de la forêt, sur un monticule qui semble dominer le vaſte Océan, se trouve une grande croix de pierre. Bien des générations de marins, sans doute, s’étaient agenouillées sur ses degrés moussus ! Plus d’une mère y avait versé des larmes au souvenir de son fils absent !

Ce fut là, à la face du ciel, que nous vînmes faire la prière du matin. Sœur Marie-des-Anges, avec ce ton pénétré, cette grande foi qui dominait en elle, récita les prières. J'étais agenouillée en face d'elle et je ne puis dire quelle émotion me saisit lorsque je considérai cet angélique visage tout empreint d'une suavité douce, qui réfléchissait la sérénité de cette âme virginale. Le bruit de la mer venait seul troubler le silence religieux.

C'était quelque chose de grand, de vraiment poétique !

Je pleurai pendant que mes compagnes répondaient aux paroles sacrées !

Mon excellente maîtresse avait été frappée de mon air d'abattement et s'informa de ma santé avec sollicitude, craignant surtout que je ne pusse pas faire le trajet sans me fatiguer énormément. Je la rassurai de mon mieux, voulant éviter toute remarque particulière, toute question à laquelle je ne pouvais répondre.

On partit. Comme la veille, il fallut, pour marcher avec quelque assurance, laisser bas et souliers, le sable devenant à chaque instant plus épais et par conséquent plus mouvant. Par moments on s'enfonçait jusqu'aux genoux et plus d'une chute grotesque vint faire oublier la fatigue de cette marche rétrograde.

La chaleur était déjà excessive. Nous doublions le pas afin de trouver plus vite le repos dont quelques-unes avaient un si grand besoin.

Nous approchions. Le sable nous brûlait les pieds. La soif se faisait sentir d'autant plus vive que nous avions maintenant sous les yeux la vue des flots argentés de l'Océan.

Le magnifique spectacle qui s'offrait à nos regards ne peut être décrit ; il faudrait pour cela une plume plus savante que la mienne.

Il était tard. Après s'être reposé un peu sur le sable, on songea à satisfaire l'appétit que venait encore aiguillonner l'air vif de la mer.

Les provisions furent déposées sur la plage et chacune y fit honneur. On avait songé à tout, mais on avait oublié l'eau. Où en trouver dans ce désert de feu ? Je me dévouai au salut commun. Deux de mes amies m'accompagnèrent, et nous voilà à la recherche d'une source.

Plus d'une heure s'écoula avant que nous l'eussions trouvée.

Cette vue nous rendit folles de joie.

J'écartai quelques plantes qui la dissimulaient et je me jetai à plat ventre pour apaiser l'horrible soif dont j'étais dévorée. Quand nous eûmes satisfait cet impérieux besoin, nous songeâmes à retourner. Notre retour était vivement attendu et fut salué de véritables cris de triomphe. Des mains impatientes nous arrachaient les précieux vases sans même songer à nous remercier.

Une élève s'était avancée sur la plage et se plongeait les jambes dans l'eau.

Ce fut une illumination soudaine !

Toutes se débarrassèrent instantanément de leurs premiers vêtements et, enroulant leurs jupons autour de leur taille, se précipitèrent jusqu'à mi-corps dans cette onde bienfaisante.

Nos maîtresses en firent autant de leur côté.

La mer montait rapidement. Les vagues indiscrètes arrivaient souvent à une hauteur qu'on eût voulu sauver de l'immersion ! C'était alors une hilarité folle ! Moi seule assistais à cette baignade en spectateur. Qui m'empêcha d'y prendre part ? Je n'aurais pas pu le dire alors. Un sentiment de pudeur, auquel j'obéissais presque malgré moi, me contraignait à m'abstenir, comme si j'eusse craint, en me mêlant à ce divertissement, de blesser les regards de celles qui m'appelaient leur amie, leur sœur !

Certes, elles étaient loin de soupçonner de quels sentiments tumultueux j'étais agitée en présence de ce laisser-aller, si naturel pourtant entre jeunes filles du même âge ! Les plus âgées parmi nous pouvaient avoir vingt-quatre ans. J'en avais dix-neuf et beaucoup d'autres n'atteignaient pas ce chiffre. Plusieurs étaient jolies sans être douées cependant d'une beauté remarquable.

Vers quatre heures, la petite caravane rentrait à T... Le dîner nous attendait. La fatigue était grande parmi nous et il nous restait à faire une longue étape avant d'avoir retrouvé notre joli *cottage*.

La route se fit assez rapidement, grâce au désir que nous avions de réparer nos forces par une bonne nuit de sommeil. J'en avais grand besoin pour ma part et, on le devine, les émotions qui me torturaient n'étaient pas de nature à augmenter mes forces.

Bien qu'on ne me l'avouât pas, je m'apercevais que mon état causait des inquiétudes. La science ne s'expliquait pas certaine absence et lui attribuait tout naturellement l'espèce de dépérissement qui me minait.

La science, d'ailleurs, n'a pas le don des miracles, encore moins celui de prophétie... J'étais, depuis quelque temps surtout, soumise à un régime tout particulier. La pauvre sœur chargée de la pharmacie y mettait une bonne volonté à toute épreuve, qui devait être couronnée du plus complet insuccès.

L'époque des vacances arriva ; c'était en même temps celle des examens. J'en faisais partie cette année-là. Il y avait deux ans que j'étais à D... C'est un moment redoutable pour de jeunes aspirantes que celui-là. Je le vis arriver avec une entière indifférence ; il s'agissait pourtant de mon avenir tout entier.

Nous partîmes pour B... ; la supérieure nous accompagnait. Elle nous conduisit chez monsieur l'inspecteur d'académie, qui nous fit un discours de morale tout à fait à la hauteur de la situation. L'examen avait lieu dans les salles de la préfecture. Le lendemain, à huit heures, elles étaient envahies et les épreuves écrites commencèrent.

À midi seulement on en connut le résultat.

Sur dix-huit aspirantes au brevet, j'étais reçue première. Je me maintins jusqu'à la fin à ce rang, et je dois dire à ma louange que personne n'en fut jaloux parce qu'on s'y attendait généralement.

Ma mère était dans le ravissement ; mais assurément personne n'en fut plus heureux que mon vénéré bienfaiteur, monsieur de Saint-M... Mon succès lui était aussi sensible que s'il fût arrivé à l'un de ses enfants.

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur vraiment douloureux que je me séparai de mes intéressantes compagnes. En laissant la petite maison de D..., j'avais ressenti un affreux déchirement.

C'était comme un pressentiment vague, indéfini, de ce qui m'attendait dans l'avenir.

Ne laissais-je pas dans ces murs la paix, ce calme inaltérable que donne une conscience tranquille ?

N'allais-je pas avoir à lutter dans le monde contre des ennemis de tous genres ? Et de cette lutte comment devais-je sortir ?

Je repris à B... ma modeste chambre et mes anciennes fonctions près de monsieur de Saint-M..., en attendant qu'il plût à monsieur l'inspecteur de m'assigner un poste. J'étais avec lui dans les meilleurs termes.

Jamais sa bienveillance ne me fit défaut. C'était l'un de ces hommes rares, et vraiment digne de ses fonctions délicates, qu'il remplissait à l'honneur de l'instruction publique.

Quelques mois s'écoulèrent de la sorte, lorsque m'arriva de la préfecture l'invitation de me rendre dans les bureaux de l'académie. « Mon enfant, me dit gaiement l'inspecteur, je crois que vous serez contente. J'ai à vous offrir un poste dans un pensionnat que je connais et où, je n'en doute pas, vous serez à merveille. Madame A... est une personne d'un rare talent, en même temps que d'une honorabilité incontestable. Si les conditions énoncées dans sa lettre vous paraissent acceptables, répondez-lui immédiatement. De mon côté, je vous annoncerai chez elle. »

Cette proposition me charma dès l'abord. J'avais consulté ma mère et monsieur de Saint-M..., qui m'approuvèrent fortement ; l'un et l'autre y voyaient toutes les garanties suffisantes de bonheur désirables.

J'écrivis à cette dame, qui me répondit qu'elle m'attendait les bras ouverts. J'avais dix-neuf ans et l'on doit savoir que, jusqu'à vingt et un ans, je ne pouvais exercer que comme institutrice adjointe. Ce sont les termes de la loi.

Les vacances touchant à leur fin, je pris la route de L…, chef-lieu de canton, situé à l'extrême limite de mon département. J'y arrivai à la nuit close.

La mère de madame A… m'attendait à ma descente de voiture et m'embrassa avec une effusion qui témoignait de sa nature expansive et pleine de franchise.

Il est indispensable que je la fasse connaître.

Veuve depuis plusieurs années, madame A… avait quatre filles, dont l'aînée était entrée en religion, au Sacré-Cœur ; la seconde, madame A…, s'était vouée à l'enseignement et dirigeait, avec sa plus jeune sœur, mademoiselle Sara, le pensionnat de L…

Ma présence avait été nécessitée par le mariage de madame A… Elle avait épousé depuis peu un ancien professeur qui, lui-même, était maître de pension dans la localité. Ne pouvant que rarement abandonner la maison de son mari, la jeune femme avait dû songer à se faire remplacer près de sa sœur Sara. Cette dernière, n'étant pas reçue, ne pouvait pas rester seule à la tête d'une institution quelconque. La maison comptait environ soixante-dix élèves, dont une trentaine pensionnaires. Comme toujours, les détails intérieurs restaient confiés à madame P…, qui s'en acquittait avec l'habileté d'une ménagère consommée. Nous devions, Sara et moi, ne nous occuper uniquement que des classes.

Habituée depuis longtemps à la direction de sa sœur qui lui laissait une autorité absolue, madame P… ne me voyait pas arriver sans une certaine appréhension. Aussi, malgré l'exemple de sa mère, son accueil fut-il un peu froid, embarrassé. Je sentais qu'elle m'étudiait attentivement. Tout, jusqu'à mes moindres gestes, lui était un sujet d'examen. À la fin du dîner, la confiance s'était tout à fait établie entre nous trois.

Ma pâleur maladive avait frappé. On me questionna amicalement sur ma santé, et madame P… entrant en des détails tout à fait intimes, me fit promettre de la regarder désormais comme une seconde mère. Son plus cher désir, disait-elle, était de me voir avec Sara dans les termes d'une affection fraternelle.

J'étais très fatiguée, Sara me conduisit elle-même à ma chambre attenant à la sienne. Là, elle s'enhardit jusqu'à m'embrasser, ce qui acheva de lui concilier mon amitié.

Une fois seule, je me félicitai sincèrement du bonheur qui m'était échu. Tout me faisait présager que j'allais être heureuse dans cette excellente famille qui me traitait déjà comme l'un de ses membres.

Huit jours nous séparaient encore de l'ouverture des classes. Sara avait une autre sœur dont je n'ai pas parlé et que j'eus l'occasion de voir dès le lendemain. Mariée à un commerçant, elle habitait la même rue, aussi faisait-elle de fréquentes apparitions chez sa mère.

En la comparant à ma nouvelle amie, je remarquai que, physiquement parlant, elle lui était infiniment supérieure. Des cheveux d'un noir d'ébène encadraient son visage un peu pâle, mais légèrement rosé. Un front large surmonté de sourcils parfaitement arqués, au-dessous desquels brillaient des yeux admirables, d'une expression singulièrement belle ; une bouche mignonne, ornée de perles éblouissantes, en faisaient une personne, sinon accomplie, du moins réellement attrayante. Ajoutez à cela la taille la plus riche et un air où se lisaient la force, la santé, le bonheur d'une union encore dans toute sa fleur, et vous aurez une idée bien imparfaite de la puissance que devait exercer autour d'elle cette jeune femme dont la vue me causa une impression telle qu'elle ne s'effacera jamais.

La physionomie de Sara n'avait ni cette distinction ni cette grandeur. Rien de remarquable en elle n'attirait le regard. Quelque chose d'ironique flottait sans cesse sur ses lèvres et donnait à ses traits une certaine dureté que venait tempérer, par intervalles, la prodigieuse douceur de son regard où se lisait l'ingénuité de l'ange qui s'ignore. Sa taille était au-dessus de la moyenne et d'une force un peu trop accentuée peut-être pour certains observateurs. Avec un peu d'habileté, on aurait deviné une nature impétueuse, ardente, que la jalousie devait pousser aux plus grands excès.

Élevée par une mère qui poussait jusqu'à la plus austère rigidité ses principes religieux, Sara était véritablement pieuse, mais d'une piété éclairée, exempte de ce rigorisme outré qu'elle ne pouvait s'empêcher de déplorer chez les autres.

Elle avait dix-huit ans alors. Pas l'ombre d'une pensée mauvaise n'était venue troubler la sérénité de son âme candide. De ce jour commença notre liaison, qui ne tarda pas à devenir une affection réelle.

Naturellement bonne, Sara m'entourait de mille prévenances délicates qui dénotent un cœur généreux. Je fus sa confidente et sa première amie.

Nous allâmes ensemble voir madame A… C'était, en effet, une femme d'un grand mérite.

À en juger par son apparence, elle devait souffrir beaucoup. Bien qu'à peine âgée de trente ans, elle en paraissait quarante. Sa taille se voûtait légèrement comme si un mal continu la menaçait intérieurement. Ses joues creuses avaient par moments une pâleur cadavérique qui contrastait singulièrement avec le calme résigné répandu sur ses traits fatigués. Sa douceur ne se démentait jamais en aucune circonstance. En tout temps, son humeur était la même. Elle possédait au suprême degré cet air de dignité grave alliée à l'affabilité charmante qui l'avaient rendue l'idole de ses élèves.

Madame P… avait pour elle une prédilection marquée. Cette fille était l'image vivante de son père, et elle l'avait aimé avec passion. Sous le double rapport de l'intelligence et du savoir, madame A… l'emportait sur ses sœurs. On comprend donc que sa mère dût être fière d'elle, aussi ne prenait-elle aucune détermination sérieuse sans la consulter.

S'en rapportant pleinement à moi, madame A… ne me traça aucun plan de conduite pour la direction à donner aux études. J'avais, à cet égard-là, une entière liberté d'action.

Jusque-là, tout ce que j'avais vu à L… m'était franchement sympathique. Je dus faire une exception en faveur du curé. Ma position à Jonzac m'obligeait à aller le saluer avant mon entrée en fonctions.

J'y allai avec madame P… Pendant cette entrevue de quelques minutes, je devinai en cet homme un ennemi dangereux pour l'avenir. Je ne me trompais pas. C'était un petit vieillard d'assez chétive apparence, maigre, osseux, aux yeux profondément enfoncés dans leur orbite, laissant jaillir un feu sombre qui inspirait la terreur, la répulsion. Sa parole brève, aiguë et en quelque sorte railleuse, n'était pas faite pour inſpirer la conviction. Son sourire était faux, malveillant. Chose étrange, la partie féminine de l'endroit lui avait voué une eſpèce de culte dû sans doute au terrible ascendant qu'il avait su exercer sur ces natures timides courbées sous le joug de sa morale impitoyable, déseſpérante, diamétralement opposée à celle du maître divin.

En revanche, il était cordialement déteſté de toute la partie masculine, et il le savait bien.

Heureusement, de tels prêtres sont rares, et vraiment on ne saurait trop s'en féliciter pour la gloire de la religion chrétienne, religion toute d'amour et de pardon.

De retour à la maison, je fis part de mon impression à Sara, ce qui ne l'étonna pas trop.

« Camille, me dit mon amie, n'en parlez pas ainsi devant maman, vous lui déplairiez souverainement. À ses yeux, l'abbé H... eſt un saint. Depuis longtemps mes sœurs ont abandonné sa direction, à la grande satisfaction de leurs maris. Elles ont pour guide ſpirituel le curé d'une petite commune voisine de la nôtre. Si je n'avais pas à craindre les reproches de ma mère, je n'hésiterais pas à en faire autant. Mais sur ce chapitre elle eſt intraitable. »

Les jours suivants, je visitai les environs. Madame P... y avait une propriété assez étendue, dans le meilleur état possible. Travailleuse infatigable, elle surveillait tout par elle-même sans le secours de ses gendres.

Rarement le jour la surprenait au lit.

Le jardinage, les soins de sa nombreuse basse-cour et de son bétail, tout cela l'absorbait. Elle ne se fût pas toujours reposée sur sa servante des soins de certaines choses extrêmement pénibles. C'était là sa vie. Sans fatigues, elle n'eût pas vécu.

Avait-elle besoin de quelques légumes ? Si le temps était beau, elle nous appelait, Sara et moi. « Allons, mes enfants, allez faire un tour au Guéret, vous me rapporterez tel objet. » Et nous partions gaiement bras dessus, bras dessous. Le Guéret était un immense jardin lui appartenant, éloigné d'un quart d'heure au plus de la maison, à l'entrée duquel se trouvait une gentille tonnelle. C'était notre promenade favorite. Que d'heures délicieuses nous y passions !

Cette vie de la campagne avait pour moi un charme incomparable ! Je me sentais revivre au milieu de cette végétation luxuriante, à cet air pur et vivifiant que je respirais à pleins poumons.

Heureux temps à jamais disparu !

Nous sommes au 1er novembre 185..., époque fixée pour la rentrée annuelle du pensionnat.

Le lendemain de ce jour, je conduisis avec Sara toutes nos élèves à la messe du Saint-Esprit.

L'église de L... possédait une tribune, dont une partie, celle du milieu, était réservée aux hommes ; l'autre, celle de droite, nous appartenait.

Elle en était séparée par une construction en planches assez élevée pour interdire toute communication.

Mes fonctions commençaient. J'étais chargée spécialement des élèves les plus avancées. Sara s'occupait des plus jeunes. Madame A... m'aidait un peu dans mes occupations. Elle venait régulièrement tous les jours au pensionnat, une heure le matin, une heure le soir. En réalité, j'étais à la tête de l'établissement, du moins en ce qui concerne la partie scolastique, car, pour le reste, je ne m'en occupais guère. Sara et sa mère recevaient les parents et réglaient avec eux toute espèce de condition. C'était une corvée à laquelle j'étais heureuse de me soustraire.

Nos pensionnaires occupaient deux dortoirs contigus : là, encore, j'avais la surveillance des grandes élèves, âgées quelques-unes de quatorze à quinze ans.

Mon lit n'était séparé de celui de Sara que par une légère cloison. À nos pieds se trouvait la porte de communication qui ne se fermait jamais.

La même veilleuse éclairait donc les deux dortoirs.

Une fois la prière faite et les élèves couchées, nous causions souvent de longues heures, mon amie et moi. J'allais la trouver à son lit, et mon bonheur était de lui rendre ces petits soins que donne une mère à son enfant. Peu à peu je pris l'habitude de la déshabiller. Ôtait-elle une épingle sans moi, j'en étais presque jalouse ! Ces détails paraîtront futiles sans doute, mais ils sont nécessaires.

Après l'avoir étendue sur sa couche, je m'agenouillais près d'elle, mon front effleurant le sien. Ses yeux se fermaient bientôt sous mes baisers. Elle dormait. Je la regardais avec amour, ne pouvant me résoudre à m'arracher de là. Je la réveillais.

« Camille, me disait-elle alors, je vous en prie, allez dormir, vous auriez froid et il eﬆ tard. »

Vaincue enfin par ses prières, je partais doucement, mais non sans l’avoir plus d’une fois serrée contre ma poitrine. Ce que j’éprouvais pour Sara, ce n’était pas de l’amitié, c’était une véritable passion !

Je ne l’aimais pas, je l’adorais !

Ces scènes se renouvelaient tous les jours.

Souvent je me réveillais au milieu de la nuit. Alors je me glissais furtivement près de mon amie, me promettant bien de ne pas troubler son sommeil d’ange, mais pouvais-je contempler ce doux visage sans en approcher mes lèvres ?

Il en résultait que, après une nuit agitée, j’avais peine à me trouver éveillée, lorsque sonnait le réveil. Toujours prête la première, Sara venait à mon lit me donner le baiser d’adieu !

Elle pressait les retardataires, faisait la prière et s’occupait ensuite à la coiffure des élèves. Je l’aidais dans ce travail, mais, hélas ! je n’avais pas son adresse, ses soins délicats, aussi les enfants évitaient-elles soigneusement, autant que cela leur était possible, de se trouver près de moi.

Cette besogne achevée, chacune achevait sa toilette. Pendant ce temps, j’allais avec Sara dire bonjour à madame P… L’excellente femme voyait avec la plus grande joie l’intimité qui régnait entre sa fille et moi, et nous en récompensait par mille attentions. Tout ce qui pouvait flatter nos goûts, elle nous le réservait comme surprise.

Tantôt, c’était un fruit, le premier cueilli dans son jardin, tantôt c’était une friandise comme elle excellait à les faire !

Un peu avant huit heures, Sara montait au dortoir pour échanger son peignoir contre d’autres vêtements. Je ne souffrais pas qu’elle le fît sans moi. Nous étions seules alors. Je la laçais, je lissais avec un bonheur indicible les boucles gracieuses de ses cheveux naturellement ondés, appuyant mes lèvres, tantôt sur son cou, tantôt sur sa belle poitrine nue !

Pauvre et chère enfant ! Que de fois je fis monter à son front la rougeur de l’étonnement et de la honte ! Tandis que sa main écartait la mienne, son œil clair et limpide s’attachait sur moi comme pour pénétrer la cause d’une conduite qui lui paraissait le comble de l’égarement, et cela devait être.

Par moments, elle restait frappée de stupeur.

Il était difficile, en effet, qu’il en fût autrement.

Il y avait quelque temps déjà que j’étais à L… Par une splendide journée d’hiver, nous avions projeté de visiter un petit hameau distant à peu près de deux kilomètres. Voulant utiliser dans ce but une journée de congé, nous partîmes après déjeuner. Sara me donnait le bras. Devant nous, les élèves s’en donnaient à cœur joie. Nous étions arrivées à un petit bois de chênes au bord duquel une source abondante, grossie encore par des pluies récentes, coulait sur un lit de cailloux.

Ma jeune amie s’était assise sur un tertre élevé d’où elle pouvait facilement surveiller tout l’agile troupeau. Placée à ses côtés, un livre à la main, mon regard errait au hasard sur les lignes déjà parcourues, pour se porter ensuite sur ma compagne. Depuis le matin, elle me gardait un peu rancune.

Malgré tous ses efforts, je venais de lui arracher un sourire que je lui rendis en l'accablant de baisers. Dans le mouvement que je fis, sa coiffure se dérangea, ses cheveux, en se déroulant, vinrent m'inonder les épaules et une partie du visage. J'y appliquai mes lèvres brûlantes !

J'étais violemment émue ! Sara s'en aperçut.

« De grâce, Camille, me dit-elle, qu'avez-vous ? N'avez-vous donc plus confiance en votre amie ? N'êtes-vous pas ce que j'aime le plus au monde ? »

— « Sara, lui criai-je, du fond de l'âme je t'aime comme je n'ai jamais aimé. Mais je ne sais ce qui se passe en moi. Je sens que cette affection ne peut pas me suffire désormais ! Il me faudrait toute ta vie ! J'envie parfois le sort de celui qui sera ton époux. »

Frappée de l'étrangeté de mes paroles, Sara eut peur, son extrême pâleur le disait assez.

Mais, ne pouvant les attribuer qu'à un sentiment de jalousie exagérée, qui témoignait de mon attachement, elle ne chercha pas à leur donner un sens impossible. Elle me fit remarquer, d'ailleurs, que je pouvais éveiller l'attention de nos élèves, ce que je compris aussitôt. Son serrement de main me fit entendre que j'étais pardonnée. Néanmoins le calme de cette existence, jusque-là si pure, venait de recevoir un choc terrible !

Le retour à la maison se fit silencieusement.

J'étais triste, embarrassée... Un sourire consolant de mon amie venait parfois me faire oublier les déchirements affreux de mon âme !...

D’horribles souffrances physiques étaient venues, depuis, se joindre à mes maux intérieurs. Ces souffrances étaient telles que plus d’une fois je m’étais crue arrivée au terme de mon existence. C’étaient des douleurs sans nom, intolérables, qui, je l’ai su depuis, constituaient un danger imminent. J’y échappai par un miracle inouï ! J’en avais fait l’aveu à Sara, qui m’engageait impérieusement à avoir recours au médecin, me menaçant d’en avertir sa mère, ce que je refusai obstinément.

Ces souffrances se manifestaient surtout la nuit et m’ôtaient jusqu’à la possibilité de pousser le moindre cri. Qu’on juge de ma frayeur ! Je pouvais mourir ainsi, sans avoir articulé une plainte ! Heureuse de ce prétexte, qui n’était que trop vrai, je priai un soir mon amie de partager mon lit. Elle accepta avec plaisir. Dire le bonheur que je ressentis de sa présence à mes côtés, serait chose impossible ! J’étais folle de joie ! Nous causâmes longuement avant de nous endormir, moi, les deux bras passés autour de sa taille, elle, reposant, le visage près du mien ! Mon Dieu ! Ai-je été coupable ? et dois-je donc ici m’accuser d’un crime ? Non, non ! ... Cette faute ne fut pas la mienne, mais celle d’une fatalité sans exemple, à laquelle je ne pouvais résister ! Sara m’appartenait désormais ! ... Elle était à moi ! ... Ce qui, dans l’ordre naturel des choses, devait nous séparer dans le monde, nous avait unis ! Qu’on se fasse, s’il est possible, une idée de notre situation à tous deux !

Destinés à vivre dans la perpétuelle intimité de deux sœurs, il nous fallait maintenant dérober à tous le secret foudroyant qui nous liait l’un à l’autre ! C’est là une existence qui ne saurait être comprise ! Le bonheur que nous allions goûter ne pouvait-il pas, par quelque circonstance imprévue, éclater au grand jour, et nous marquer au front de la réprobation publique ! Pauvre Sara ! Quelles terribles angoisses je lui ai causées !

Le lendemain de cette nuit la trouva anéantie ! Ses yeux, rougis par les larmes, portaient l'empreinte d'une insomnie cruellement tourmentée.

N'osant braver ainsi le regard clairvoyant d'une mère, elle ne vit la sienne qu'au déjeuner. Assurément, j'étais moins troublé, mais je n'avais pas la force de lever les yeux sur madame P..., pauvre femme qui ne voyait en moi que l'amie de sa fille, tandis que j'étais son amant ! ...

Une année s'écoula de la sorte ! ...

Certes, je le voyais bien, l'avenir était sombre ! Il me faudrait, tôt ou tard, rompre avec un genre de vie qui n'était plus le mien. Mais, hélas ! comment sortir de cet affreux dédale ? Où trouver la force de déclarer au monde que j'usurpais une place, un titre que m'interdisaient les lois divines et humaines ? Il y avait de quoi troubler un cerveau plus solide que le mien. À partir de ce moment, je ne laissai Sara ni le jour ni la nuit !... Nous avions fait le doux rêve d'être à jamais l'un à l'autre, à la face du ciel, c'est-à-dire par le mariage.

Mais qu'il y avait loin du projet à l'exécution !

Toutes sortes de plans, plus bizarres les uns que les autres, avaient pris naissance dans notre imagination en délire. Plus d'une fois la fuite s'était présentée à moi, comme l'unique moyen d'arriver à un résultat. Sara l'acceptait, puis le repoussait bien vite avec effroi. Mes lettres à ma mère se ressentaient visiblement de ma préoccupation constante. Sans lui faire d'aveux, je la préparais doucement à une catastrophe inévitable. C'étaient pour elle autant d'énigmes insolubles. Elle en arriva à me croire fou, me suppliant de mettre fin à ses cruelles incertitudes. J'essayais alors de la calmer, et je la jetais en de nouvelles perplexités. L'ignorance où elle était pouvait la pousser à demander des éclaircissements à madame P... C'était surtout ce que je redoutais. Tout eût été perdu.

On le comprend, mes relations avec Sara étaient pleines de dangers incessants vis-à-vis de nos élèves.

Bien qu'elles ne pussent être soupçonnées, il nous fallait rester dans les bornes d'une réserve difficile à garder, pour moi surtout !

Souvent, au milieu des classes, un sourire de Sara venait m'électriser. J'aurais voulu la presser dans mes bras, et il fallait se contraindre !

Je ne passais pas à côté d'elle sans lui donner, soit un baiser, soit un serrement de main expressif.

Tous les soirs d'été, nous allions, avec les élèves, faire un tour dans les environs.

Mon amie me donnait le bras. On arrivait dans un champ. Assis sur l'herbe à ses genoux, je ne la perdais pas de vue, lui prodiguant les noms les plus tendres, les caresses les plus passionnées...

Certes, un témoin invisible qui eût pu assister à cette scène, eût été étrangement surpris de mes paroles, plus encore de mes gestes !

À quelques pas de là, nos élèves se livraient à leurs joyeux ébats. Placés de façon à surveiller tous leurs mouvements, nous étions en même temps à l'abri de leurs regards ! On rentrait, toujours dans le même ordre. Il nous arrivait quelquefois de rencontrer sur notre route soit monsieur le maire, soit le docteur, ami intime de la maison, qui, ayant vu naître Sara, lui portait un véritable attachement. C'étaient alors des saluts pleins de grâce à notre adresse, et qui nous réjouissaient fort. Je le laisse à penser !

D'après la singularité de ma position à L... on peut se faire une idée de mes rapports avec le curé. Cette position était terrible !

J'occupais dans une famille, la plus honorable de la localité, un poste de confiance excessivement délicat. J'avais une autorité entière, absolue ; de plus, une affection sincère, dont je recevais tous les jours de nouvelles preuves, m'avait été vouée par tous les membres de cette famille ! Et je la trompais cependant. Cette douce jeune fille, devenue ma compagne, ma sœur, j'en avais fait ma maîtresse !

Eh bien ! J'en appelle ici au jugement de la postérité qui me lira. J'en appelle à ce sentiment placé dans le cœur de tout fils d'Adam. Ai-je été coupable, criminel, parce qu'une erreur grossière m'avait assigné dans le monde une place qui n'aurait pas dû être la mienne ?

J'aimais d'un amour ardent, sincère, une enfant qui m'aimait avec toute la fougue dont elle était capable ! Mais, me dira-t-on, s'il y avait eu méprise, vous deviez la révéler, et non pas en abuser ainsi. J'engage ceux qui pensent de la sorte à vouloir bien réfléchir à la difficulté de la situation.

Un aveu, quelque prompt qu'il fût, ne pouvait me sauver d'un éclat dont les suites étaient nécessairement fatales à tout ce qui m'entourait. Si, pour un temps plus ou moins long, je pouvais sauver les apparences, je ne pouvais les cacher à celui qui tient ici-bas la place de dieu, au confesseur ; et lui devait entendre de pareilles énormités sans pouvoir rompre le silence rigoureux que lui impose son caractère sacré. J'avais justement affaire à l'homme le plus intolérant qui fût au monde ! La pensée seule d'affronter ses colères me glaçait d'épouvante. Qu'on juge de sa violence sarcastique à l'aveu que je lui fis de mes faiblesses !

Ce ne fut pas de la pitié que je lui inspirai, ce fut de l'horreur, une horreur vindicative.

Au lieu de paroles de paix, le mépris, les injures me furent prodigués ! Il n'y avait rien chez cet homme que sécheresse de cœur ! Le pardon ne descendant qu'à regret de ces lèvres, faites pour répandre à flots les bienfaits inépuisables de la charité chrétienne, cette charité si grande qui prend sa source dans l'âme de celui qui nous montre l'Évangile, relevant de la poussière la femme pécheresse et repentante !

J'étais arrivé là profondément humilié : j'en sortis le cœur ulcéré, bien résolu de rompre désormais avec un semblable guide, dont la morale inqualifiable était au plus bonne à éloigner du bien une nature faible ou ignorante !

Ce que j'ai dit là est malheureusement trop vrai. Mais je suis à même de l'affirmer, à la gloire du clergé catholique, c'est peut-être une exception unique parmi ses membres.

La situation fausse, exceptionnelle, dans laquelle je me trouvais me faisait d'autant plus sentir cette rigidité féroce, que j'avais le plus besoin d'indulgence.

En effet, au grand étonnement de madame P..., j’abandonnai subitement l’abbé H… ; sa surprise devint du mécontentement, quand elle vit Sara en faire autant de son côté. Cependant, à cause de moi, elle en prit son parti plus facilement.

Dans le monde on avait admiré d’abord, et critiqué ensuite l’intimité établie entre Sara et moi, comme étant un peu exagérée, pour ne pas dire suspecte. Assurément on était à cent lieues de la vérité.

Faute de la connaître, on faisait des commentaires de toutes sortes, et enfin quelques charitables commères, comme il s’en trouve toujours, crurent devoir en prévenir madame P… au nom de la morale outragée par notre conduite journalière en face de nos élèves. Moi surtout, j’étais gravement inculpée. On me faisait un crime d’embrasser trop souvent mademoiselle Sara.

Nous remarquâmes, en effet, que nous étions l’objet d’un sérieux examen de la part des enfants, parmi lesquelles il s’en trouvait d’assez âgées.

Me voyaient-elles me pencher sur mon amie et la presser dans mes bras, elles détournaient la tête avec embarras, comme si elles eussent craint de nous voir rougir. Les pensionnaires, surtout, qui assistaient à notre lever, à notre coucher, manifestèrent plus d’une fois leur étonnement de certains petits détails dont elles étaient frappées sans doute. Elles en causèrent évidemment. De là venaient les bruits répandus dans le public. Madame P…, qui craignait par-dessus tout pour sa maison, en fut sérieusement affectée.

N’osant pas m’en parler, elle appela sa fille. « Sara, lui dit-elle, j’ai à te prier d’être à l’avenir plus réservée dans tes rapports avec mademoiselle Camille. Vous

vous aimez beaucoup, j'en suis, pour ma part, très heureuse ; mais il est des convenances que, même entre jeunes filles, on est tenu d'observer. » Ce commencement d'attaque nous fit trembler pour l'avenir. Que serait-ce donc quand la vérité serait connue !

Nous n'en continuâmes pas moins à partager le même lit ! Cela n'était pas entré dans les recommandations de madame P... qui l'ignorait. Et d'ailleurs elle n'en était pas à nous soupçonner. L'excellente femme était trop sincèrement vertueuse, et sa confiance en nous était trop aveugle pour arrêter sa pensée à de pareilles idées. Plus clairvoyantes qu'elle, ses deux filles aînées, mariées toutes deux, n'étaient pas, je crois, aussi indulgentes à notre égard. Jamais pourtant un mot de leur part ne vint m'accuser ; leurs rapports avec moi étaient toujours d'une affectueuse politesse. Mais néanmoins je crus voir que leur curiosité était en éveil.

De temps à autre avaient lieu chez madame P... des réunions de famille, auxquelles j'étais invariablement invitée. « Mes enfants, nous disait madame P..., les pensionnaires dîneront ce soir un peu plus tôt, quant à vous, vous mangerez en haut. »

Si j'avais refusé, Sara en eût fait autant : on le savait bien. Ces réunions se composaient exclusivement des sœurs de mon amie, de leurs maris. Ces derniers aimaient beaucoup Sara, tandis qu'au contraire ils semblaient mal à l'aise avec moi. Comment expliquer cela ?... Ce malaise était à peine perceptible ; il fallait être moi pour le deviner ! C'étaient toujours de leur part des politesses sans fin, des allusions perpétuelles au mariage de leur jeune belle-sœur. Celle-ci acceptait tout avec une gaieté apparente dont moi seule avais le secret !...

Toujours placée à mes côtés, elle me lançait alors, à la dérobée, un regard, indifférent pour tout le monde, excepté pour moi ! Je trouvais toujours moyen d'y répondre ! En somme, cette contrainte nous pesait horriblement et nous gâtait notre bonheur !

Le rôle que m'imposait la nécessité me causait parfois comme des remords. Je les faisais taire pour soutenir ma pauvre Sara, écrasée sous le poids de la honte ! Chère et candide enfant ! Sa conduite a-t-elle besoin d'excuse ! Pouvait-elle refuser à l'amant cette tendresse de sentiments, vouée à l'amie, à la sœur, et si ce naïf amour devint de la passion, qui donc faut-il accuser, sinon la fatalité !

Dans nos délicieux tête-à-tête, elle se plaisait à me donner la qualification masculine que devait, plus tard, m'accorder l'état civil. Mon cher Camille, je vous aime tant ! Pourquoi vous ai-je connu, si cet amour doit faire le malheur de toute ma vie !

L'année scolaire touchait à sa fin.

Avec les vacances devait sonner l'heure de la séparation ! Deux mois loin de Sara, c'était bien long ! Aussi était-il convenu que je serais de retour à L... quinze jours avant l'ouverture des classes. Madame P... elle-même m'en fit faire la promesse. Pauvre mère !

Elle aussi regrettait mon départ ! J'étais sa seconde fille !

« Voyons, mademoiselle Camille, me dit-elle un jour, Sara va être bien seule sans vous ! Passez ces vacances avec nous. À ce moment de l'année le séjour de la campagne a tant de charmes ! Les vendanges vont venir ; ce sera pour vous deux une distraction de plus. » Mon refus ne la blessa pas, car elle comprit bien que je me devais d'abord à ma mère. Elle ne savait pas jusqu'à quel point ses offres étaient séduisantes et quel sacrifice je m'imposais en les rejetant !

Le 20 août eut lieu la distribution des prix. Le lendemain, il ne restait plus une pensionnaire. Nous laissâmes donc le dortoir pour prendre possession de la petite chambre réservée à Sara, dans le corps de bâtiment qu'occupait sa mère ; madame P... habitait le rez-de-chaussée.

C'était une grande fête pour nous que de pouvoir jouir en toute liberté des derniers instants de bonheur qui allaient précéder notre séparation.

Ils passèrent, hélas ! bien rapidement...

Quoique modeste, notre petite cellule était à nos yeux un palais que nous n'eussions pas échangé contre tous les trésors du monde ! La cloche du réveil n'était plus là pour troubler le doux rêve de la nuit ! Nous nous levions tard !

Sara dormait le matin, la tête appuyée sur l'un de mes bras ! ses beaux cheveux ondulaient gracieusement sur ses épaules découvertes ! Je la regardais ainsi, retenant mon souffle, abîmé dans une contemplation pleine de félicités !

Mon Dieu ! vous m'aviez donné une somme immense de bonheur ! Dois-je me plaindre si, au milieu de la nuit profonde qui m'environne, les éclairs de ce lumineux passé viennent seuls apporter quelque soulagement à ma longue infortune ! Le vingt-sept arriva. Ce jour était fixé pour mon départ. Nous nous levâmes de bonne heure. Madame P... était venue nous réveiller. Je trouvai, en descendant, un petit déjeuner apprêté par elle, auquel je ne pus toucher.

Sara allait et venait, essuyant à la hâte une larme furtive, tout en m'encourageant par un pâle sourire. Sa mère avait fait malgré moi, pour mon voyage, des provisions suffisantes pour toute une famille.

Je la laissai faire !

J'éprouvais un affreux serrement de cœur en face de ces murs hospitaliers dont j'allais me séparer pour la première fois !

Il fallait abréger cette scène qui me brisait. Je m'approchai de madame P... « Allons, ma chère fille, me dit l'excellente femme, pensez à nous et revenez bien vite. » Je ne pus que l'embrasser sans répondre.

J'avais à faire une assez longue course à travers champs pour gagner la grande route, où je devais prendre la voiture au passage. Sara m'accompagnait ; notre douleur débordait.

Je pressais avec force contre ma poitrine l'un de ses bras passé sous le mien ! Pour la vingtième fois au moins nous nous fîmes la promesse de nous écrire régulièrement toutes les semaines.

La voiture était arrivée : je partis, laissant loin derrière moi la petite éminence qui me dérobait la vue de mon amie ! Il me semblait laisser, pour toujours, la terre natale ! Le soir, j'étais à B... Pour la première fois, j'étais presque triste en revoyant cette maison où m'attendaient ma mère et mon noble bienfaiteur, deux cœurs qui m'aimaient tant ! Selon mon habitude, j'embrassai monsieur de Saint-M..., qui fut frappé du changement opéré dans ma physionomie. Un mieux sensible se lisait dans tout mon être. Je l'avais constaté avant lui, et seul j'en connaissais les causes…

Les distractions ne me manquaient pas à B… J'avais à voir une foule de personnes.

Tout cela me semblait maintenant insipide. J'étais poursuivie par une idée constante.

Un nouvel horizon m'apparaissait dans un avenir qui ne pouvait plus être éloigné !

Avant de laisser L…, j'avais reçu une lettre de la sœur Marie-des-Anges. Mon ancienne maîtresse m'invitait à assister à D… à une retraite annuelle prêchée aux anciennes élèves de l'école normale. Je me promis bien de n'y pas manquer. J'avais un sérieux motif pour cela. Quelles expressions pourraient rendre un compte fidèle de mes impressions, lorsque je franchis le seuil de ce sanctuaire béni, où j'avais vécu de longs jours ! J'y rentrais après dix-huit mois d'absence à peine ! Mais que d'événements passés dans ce court espace ! Que de choses semblaient me défendre l'entrée de cette maison qu'habitaient l'innocence et la chasteté !

Le premier visage que j'aperçus fut celui de ma bonne maîtresse. Le sien n'avait pas subi d'altération. C'étaient bien toujours la même sérénité, la même expression de grandeur chaste et résignée. On avait prononcé mon nom. Elle accourait avec ce divin sourire qui témoignait de sa joie. Ses deux mains se tendirent spontanément vers moi. Je les approchai de mes lèvres !

La noble femme me remercia en termes simples et affectueux d'avoir répondu à son appel.

Plus de quarante institutrices, toutes ses élèves, étaient accourues de divers points pour retremper leurs forces par quelques jours de solitude pieuse. Les vacances étant données, la maison tout entière était à notre disposition. Beaucoup parmi elles m'étaient inconnues ; d'autres, au contraire, étaient de mon âge et avaient été mes compagnes d'étude.

Je les revis avec infiniment de joie.

Un religieux, missionnaire, prêchait la retraite, dont les exercices avaient lieu dans la chapelle du couvent, asile sacré que, sans doute, je revoyais pour la dernière fois !

J'avais besoin de ce calme religieux, au milieu des agitations toujours croissantes de ma vie !

Au moment, peut-être, de mettre une barrière infranchissable entre le passé et l'avenir, j'avais besoin de me recueillir en face de dieu !

Mon projet était de m'ouvrir, en toute franchise, à ce confesseur inconnu et d'attendre son arrêt ! On peut se figurer l'étonnement, la stupéfaction que lui causa mon étrange confession ! J'avais fini ! Il gardait le silence le plus réfléchi. Mes chutes, mes misères, n'avaient excité en lui que la plus douce commisération.

J'avais, pour ainsi dire, mis ma destinée entre ses mains, en l'établissant mon juge ! « Mon enfant, me dit-il, la situation est des plus graves et exige de sérieuses réflexions, ce n'est pas dès maintenant que je puis tracer devant vous une ligne de conduite. Revenez demain, et dans deux jours je pourrai vous donner mon avis. »

Mon anxiété était grande. Je sentais mon existence suspendue aux paroles annoncées ! Je ne dormais pas, ou je dormais mal. Le délai fixé était écoulé. Voici le conseil que me donna l'abbé : « Je ne vous dirai pas, me dit-il, ce que vous savez comme moi, c'est-à-dire que vous pouvez, dès à présent, prendre dans le monde le titre d'homme qui vous appartient. Assurément vous le pouvez, mais comment l'obtiendrez-vous ? Au prix des plus grands scandales, peut-être. Vous ne pouvez pas cependant garder votre position actuelle, si pleine de dangers. Le conseil que je vous donne est donc celui-ci : retirez-vous du monde, et entrez en religion ; mais gardez-vous bien de renouveler l'aveu que vous m'avez fait : un couvent de femmes ne vous admettrait pas. Ce moyen est le seul que je vous propose, et croyez-moi, acceptez-le. »

Je me retirai sans rien promettre, car je ne m'étais pas préparé à un pareil résultat.

On me proposait d'éviter un éclat pour me créer une situation plus dangereuse encore, devant aboutir à un scandale inévitable.

D'un autre côté, je n'avais pas le moindre goût pour la vie monacale. Un sentiment trop fort me retenait ailleurs ; j'étais résolu à tout, plutôt que de le briser. Dans cet état de choses, je me décidai à attendre les événements.

Le lendemain de ce jour je laissais D... En me séparant de ma chère maîtresse, j'étais bien convaincu que je ne devais plus la revoir, du moins dans les mêmes conditions ! Tout était donc fini entre elle et moi ! Un abîme allait nous séparer ! Cette pensée m'attrista singulièrement.

Je vois encore son angélique regard fixé sur le mien, tandis que mes mains pressaient les siennes !

Mon dieu ! si elle avait pu lire en mon âme !

Je tendis mon front à ses lèvres si pures, et les miennes se collèrent sur sa joue ! C'en était fait ! J'avais rompu pour toujours avec les doux liens de mon passé !

Arrivé à B..., j'évitai avec un soin extrême toute occasion d'entretien particulier, soit avec ma mère, soit avec monsieur de Saint-M..., dont la touchante sollicitude ne m'abandonnait pas.

Après son déjeuner je lui lisais le journal, je mettais en ordre ses papiers d'affaires.

On causait familièrement avec cet abandon qui naît de la confiance et de l'estime réciproques.

J'allais ensuite confier au papier mes pensées intimes de chaque jour, mes impressions, mes regrets ; tout cela était destiné à Sara qui, de son côté, m'envoyait régulièrement, une fois par semaine, une longue lettre que je dévorais dans le silence de mes nuits. Chacune de ces missives m'invitait à abréger le temps passé loin d'elle ! Nous étions au milieu d'octobre. J'avais promis à madame P... d'arriver chez elle vers cette époque, et je tenais essentiellement à tenir ma promesse. Combien de temps encore devais-je habiter sa maison ? Je l'ignorais. Une explosion pouvait avoir lieu d'un moment à l'autre. J'y étais résigné à l'avance. Plus la crise approchait, plus je sentais grandir mes forces ! Mais Sara !

Le service des postes avait été modifié. Cette fois je n'arrivai à L... que vers le milieu de la nuit. On ne m'attendait plus à cette heure. Madame P... était au lit. Elle m'embrassa avec cordialité, et voulut se lever pour me préparer à manger, ce que je refusai formellement.

« Alors, me dit-elle, allez bien vite vous reposer. Sara est couchée, elle dort sans doute. Vous allez la surprendre agréablement. » Je ne me le fis pas répéter deux fois. Ma jeune amie avait reconnu ma voix.

Elle m'attendait les bras ouverts !

Nous ne dormîmes guère cette nuit-là ! ...

Le bonheur nous tint lieu de sommeil pendant de longues heures ! Nous avions tant de choses à nous dire ! Il en résulta qu'à une heure fort avancée nous n'avions pas bougé !

Madame P... vint entrouvrir nos rideaux et nous gourmanda amicalement sur notre paresse.

Je voulus répondre sur le même ton ; mais j'étais réellement troublé. Après le départ de sa mère, Sara me fit une confidence dont je fus atterré ! – Les larmes la suffoquaient ! Si ses craintes étaient fondées, nous étions perdus l'un et l'autre ! Une véritable épée de Damoclès était suspendue sur nos têtes.

Sara craignait sa mère autant qu'elle la respectait. L'idée d'avoir à rougir devant elle lui était chose insupportable. Je me représentais parfois le courroux, la fureur, l'indignation de cette mère, apprenant la honte de sa fille ! Et cela en des circonstances impossibles à prévoir ! J'avoue que, tout en redoutant un pareil événement, je l'appelais de tous mes vœux. Cela arrivant, rien ne pouvait s'opposer à notre mariage avec Sara ! Mais que d'amers reproches j'aurais eu à endurer...

Rien de particulier ne vint marquer les premiers mois de cette seconde année. La monotonie de notre existence à L… n'était rompue que par les mystérieuses douleurs d'un amour caché à tous, échappant à toutes les prévisions humaines.

Je n'avais plus aucune espèce de rapports avec le curé. Cet homme m'était odieux !

Bien qu'il fît de fréquentes visites à madame P…, il s'abstenait de rentrer à la classe.

Je ne pouvais en douter ; ma présence seule l'en empêchait. Il évitait jusqu'aux moindres occasions de m'adresser la parole.

Je m'en félicitais, car je n'aurais peut-être pas eu la force de modérer mon antipathie.

Je l'avais abandonné ; par suite, Sara m'avait imité. Sa méchanceté profonde m'était connue.

À un moment donné il pouvait devenir un terrible ennemi et se venger de mon mépris. Ce moment, il l'épiait ; je le comprenais.

Pour se dédommager de notre silence à son égard, il avait imaginé un espionnage, le plus douloureux de tous. La plupart de nos élèves se confessaient à lui. Non content de leur adresser une foule de questions personnelles, plus ou moins déplacées, vis-à-vis d'enfants si jeunes, il en arrivait adroitement à se faire rendre par elles un compte détaillé de toutes nos actions. Incapables d'échapper à cette inquisition, les pauvres enfants avouaient tout et nous en prévenaient ensuite. Je m'abstiens ici de qualifier un pareil acte !

Un fait que je dois signaler ici vint attirer l'attention sur notre maison. Une rumeur sourde vint un matin mettre en émoi la population de L… On venait d’apprendre en même temps la grossesse et l’accouchement d’une enfant à peine âgée de quatorze ans, l’étonnement était à son comble. Cette enfant avait été notre élève. On ne lui connaissait aucune espèce de relations pouvant faire découvrir le nom de l’auteur.

La maison qu’elle habitait chez ses parents était presque contiguë à la nôtre ; nous la voyions donc souvent. À cette nouvelle, madame P… jeta les hauts cris. Elle était sur ce chapitre d’une susceptibilité farouche et parfois ridicule.

Les égarements de la passion ne trouvaient pas d’excuse en cette âme desséchée par la morale étroite de l’abbé.

On le comprend, cet incident était de nature à me faire réfléchir sérieusement aux suites probables de ma liaison avec Sara. Ce qui ajouta à l’effet produit par cet événement, fut la conduite de la jeune fille. Elle refusa constamment de nommer le coupable ; son obstination ne put être vaincue. Le médecin qui l’assistait l’avait vue naître ; il insista vainement pour obtenir un aveu. Tout fut inutile !

Le père de son enfant, dit-elle au docteur, était un commis voyageur. L’indication était assez vague ; il fallut que la famille s’en contentât. Peu de temps après, elle laissa la localité avec son père et sa mère.

Un changement allait s’opérer dans la famille de mon amie. Sa sœur, madame A…, allait partir avec son mari, appelé à de nouvelles fonctions dans un département voisin. C’était un chagrin véritable pour sa mère dont elle était l’idole. C’était en même temps la cause d’un sérieux embarras, car, bien que je fusse en réalité à la tête du pensionnat, madame A... en avait toujours la responsabilité vis-à-vis de l'académie.

Je n'étais pas encore majeure et je ne pouvais par conséquent, sans une autorisation spéciale, prendre la direction réelle de l'institution. Madame P... en causa longuement avec moi. Elle avait fait le rêve de me céder un jour son établissement. À cet égard je ne la contrariais point. Je voyais s'approcher le jour où tous ses plans tomberaient d'eux-mêmes !

Pour le moment, néanmoins, je devais accepter ses propositions.

Il s'agissait pour moi de demander à monsieur l'inspecteur d'académie l'autorisation de succéder à madame A... comme maîtresse de pension, jusqu'à l'époque peu éloignée où je pourrais légalement porter ce titre. Ainsi que je l'ai dit, l'inspecteur était parfaitement disposé en ma faveur : un refus de sa part n'était donc pas probable. D'un autre côté, par monsieur de Saint-M... j'étais sûre de l'appui du préfet. Je l'obtins en effet : ma demande fut agréée, ce qui causa la plus grande joie à madame P...

Madame A... partit avec son mari vers le milieu de l'hiver, nous laissant à tous des regrets.

À quelque temps de là les douleurs que j'avais déjà éprouvées se firent ressentir plus fréquentes, plus intenses. Sara s'en inquiétait, insistant toujours pour que je visse un médecin. Pour rien au monde je n'y aurais consenti ; la violence du mal fut telle qu'il fallut s'y résigner.

Prévenue par sa fille, madame P… fit venir le docteur T… Je n'ai pas oublié cette visite ; les moindres circonstances me sont encore présentes à l'esprit. Il était près de six heures du soir. On n'avait pas encore allumé. L'appartement où je me trouvais avec le docteur était plongé dans une demi-obscurité dont je ne me plaignais pas.

Les réponses que je fis à ses questions étaient pour lui une énigme au lieu d'être un éclaircissement. Il voulut me sonder. On le sait, vis-à-vis d'une malade un médecin jouit de certains privilèges que personne ne songe à contester. Pendant cette opération je l'entendais pousser des soupirs, comme s'il n'eût pas été satisfait de son examen. Madame P… était là, attendant une parole.

J'attendais aussi, mais dans une disposition d'esprit toute différente.

Debout près de mon lit, le docteur me considérait avec une attention pleine d'intérêt. Des exclamations sourdes lui échappaient dans le genre de celle-ci : « Mon dieu ! serait-ce possible ! »

Je comprenais à ses gestes qu'il eût voulu prolonger un examen d'où jaillirait la lumière !

Ma couverture était relevée. Mes vêtements en désordre laissaient voir la partie supérieure de mon corps ! La main du docteur s'y promenait indécise, tremblante, jusqu'à l'abdomen, siège de mon mal. À force de tâtonnements elle venait de s'y appuyer, sans doute, car je jetai un cri perçant, tout en la repoussant vigoureusement.

Il s'assit alors près de moi, insistant doucement pour que je reprisse du courage ; il en avait sans doute besoin lui-même. La décomposition de son visage trahissait une agitation extraordinaire.

« Je vous en prie, lui dis-je, laissez-moi. Vous me tuez !

— Mademoiselle, je ne vous demande qu'une minute, et ce sera fini. »

Déjà sa main se glissait sous mon drap et s'arrêtait à l'endroit sensible. Elle s'y appuya à plusieurs reprises, comme pour y trouver la solution d'un problème difficile. Elle ne s'arrêta pas là ! Il avait trouvé l'explication qu'il cherchait ! Mais il était facile de voir qu'elle dépassait toutes ses prévisions !

Le pauvre homme était sous le coup d'une émotion terrible ! Des phrases entrecoupées s'échappaient de sa gorge, comme s'il eût craint de les laisser passer. J'aurais voulu le voir à cent pieds sous terre !

Madame P... n'y comprenait absolument rien. Par pitié pour moi elle voulut abréger cette scène fatigante, en entraînant le docteur.

« Adieu, mademoiselle, me dit celui-ci, avec un demi-sourire ; nous nous reverrons ! »

Je me levai immédiatement pour aller rejoindre Sara, occupée dans la salle d'étude. Son regard m'interrogea. Je la mis en peu de mots au courant de ce qui s'était passé.

Au dîner je remarquai que madame P... était plus sérieuse que de coutume. Elle ne savait pas dissimuler ses impressions ; sa préoccupation, son embarras étaient visibles. À la fin du repas j'allai me chauffer un moment dans la cuisine :

« Mademoiselle Camille, me dit-elle, j'ai envoyé chercher les remèdes prescrits par le docteur.

Mais il ne reviendra pas ; je m'y suis formellement opposée. »

Que signifiait une pareille injonction de sa part ? Savait-elle quelque chose, et craignait-elle d'en savoir davantage ? Voilà ce que je me demandai intérieurement, sans répondre en rien à ses paroles. Quand nous fûmes couchées, Sara m'apprit que le médecin avait eu une longue conférence avec sa mère. Mais c'était tout. C'en était assez pour m'inspirer des craintes que mon amie partageait avec moi ! Dans cette circonstance, je l'ai su depuis, cet homme, sans s'expliquer ouvertement avec madame P..., lui avait adressé à mon sujet une foule de questions fort délicates, auxquelles celle-ci répondit à peine, ne pouvant croire à la pensée qui les motivait. Le soupçon ne pouvait entrer dans son âme ; il eût été terrible ; elle le repoussait énergiquement. En face d'une si aveugle obstination, le docteur ne crut pas devoir prendre l'initiative que lui commandaient son titre et sa foi d'honnête homme ; il se contenta de l'engager à m'éloigner de sa maison et au plus vite, croyant se dégager par là de toute responsabilité.

Je le répète, son devoir lui traçait une autre ligne de conduite. En pareille circonstance, l'indécision n'était pas permise ; elle était une faute grave, non seulement vis-à-vis de la morale, mais aux yeux de la loi. Épouvanté du secret qu'il avait surpris, il préféra l'ensevelir à tout jamais !

Moins instruite que lui, madame P... était peut-être plus excusable, sans être pourtant à l'abri de tout reproche. La chose valait la peine d'être examinée. Assurément une autre n'eût pas apporté la même faiblesse. Loin d'en vouloir au docteur, elle aurait dû le remercier, et chercher le moyen de sortir de là. Elle ne le fit pas, pour plusieurs raisons, qui toutes étaient mauvaises. D'abord elle craignait un éclat pouvant porter atteinte à l'honorabilité de sa maison et compromettre ses intérêts. Ensuite elle avait en moi une confiance sans bornes. Accepter les insinuations du docteur, c'était en même temps douter de sa fille, et son orgueil se révoltait à cette idée. Elle poussait la naïveté jusqu'à croire que j'étais dans une ignorance complète de ma position... C'était l'absurde poussé au dernier degré ! Je n'ai jamais pu comprendre qu'une femme de son âge, de son expérience, pût conserver une semblable illusion ! L'affection que me témoignait Sara ne devait-elle pas lui ouvrir les yeux ? Non. Elle aurait craint de nous donner l'éveil, en nous montrant le plus léger soupçon ! Pauvre femme !

Cet incident, quelque grave qu'il fût, ne changea en rien notre train de vie ordinaire. Madame P... avait repris sa sérénité, nous notre gaieté. Dans une excursion au-dehors, il nous arriva souvent de rencontrer le docteur T... Je coudoyais Sara. Il passait, non sans me saluer avec un sourire ! Que devait-il penser en nous voyant rire, accouplés ! Étrange situation !... Son silence, son attitude à mon égard me semblaient une énormité révoltante !

J'eus plusieurs fois l'idée de provoquer une explication de sa part, en lui mettant sous les yeux la fausseté d'une situation dont il me fallait sortir, à quelque prix que ce fût. Sara repoussait bien loin toute détermination de ce genre. C'était pour elle, non plus la réparation, mais la honte, la médisance attachée à toute sa vie ! Hélas ! Je le comprenais !

Le monde, après avoir flétri en quelque sorte une liaison innocente, en apparence, serait-il indulgent pour une intrigue amoureuse ? Non, sans doute ;

il devait être impitoyable ! Il voudrait nous faire cruellement expier le bonheur silencieux de deux années ! Il avait été chèrement acheté ce bonheur !

Mes occupations n’avaient pas été interrompues. Un jour, en présence de Sara, madame P... me faisait des recommandations maternelles, relatives à ma santé. Sans être malade, j’étais réellement fatigué, affaibli. Mes nuits étaient agitées.

Une sueur presque continuelle, sinon abondante, augmentait encore mon malaise. Tous les soirs, avant le coucher, on me préparait une boisson réchauffée toute la nuit par la flamme d’une veilleuse :

« Vous n’omettez pas de la prendre, n’est-ce pas, mademoiselle Camille, me dit madame P...

— Sois tranquille, maman, je couche avec elle, et je m’en charge. »

Sa mère s’était redressée tout à coup.

« Quant à cela, je te le défends expressément ! J’ai mes raisons. Et j’ajouterai que si mon autorité ne suffit pas, j’aurais recours à celle d’un autre. Je t’en fais un cas de conscience. »

Nous ne répondîmes pas, et pour cause.

Bizarre contradiction ! Cette femme rougissait intérieurement de cette intimité de nos rapports, et elle tolérait ma présence dans une institution de ce genre. Elle voyait un danger pour sa fille dans une nuit passée à mes côtés ; elle n’en voyait pas à partager le même appartement, vivre de la même vie, dans cet échange habituel de soins familiers, de caresses, de baisers !...

Tout cela lui paraissait sans doute fort innocent.

Aujourd’hui même je cherche encore le mot de cette énigme. Il m’échappe.

À partir de ce moment commença pour nous une nouvelle phase de notre existence, de laquelle pouvait naître un danger que nous n’étions plus seuls à redouter. Une surveillance active, quoique dissimulée, suivait chacun de nos pas. Madame P…, malgré son apparente tranquillité, avait perdu cette insouciance affectée que n’avaient pu ébranler les avertissements du docteur. Elle avait de nouveau fait la défense formelle à sa fille de partager mon lit. C’était une transaction tardive, devenue plus dangereuse qu’utile.

En effet, comment admettre que cette défense, quelque solennelle qu’elle fût, pût être respectée par nous ? N’était-ce pas demander à la nature un sacrifice héroïque dont elle est incapable !

Pour détourner les soupçons, il fut décidé que le soir chacun occuperait son lit séparément. Seulement, vers le milieu de la nuit, le premier éveillé allait rejoindre l’autre jusqu’au lendemain matin. De cette façon, à moins d’événements imprévus, personne ne pouvait nous surprendre, car les dortoirs étaient entièrement séparés du principal corps de logis, et madame P… n’y venait jamais.

Dans le courant de l’été, je reçus la visite de l’inspecteur de l’arrondissement. Il fut tel que je le désirais, c’est-à-dire courtois et bienveillant. D’habitude, il était escorté de monsieur le curé. Cette fois, il vint seul. Décidément je ne plaisais pas à notre estimable pasteur ; cela me valait au moins d’être dispensé de sa présence, à laquelle je n’attachais pas précisément beaucoup de prix !

On attendait dans la famille un nouveau-né. La sœur cadette de Sara allait être mère pour la première fois. Inutile de dire que ce moment était attendu par tous avec la plus vive impatience ! La jeune femme venait tous les jours à la maison. Les préparatifs étaient faits.

Devant moi, l'amie intime de Sara, on ne se gênait pas ; naturellement, j'étais initié à tous ces petits détails secrets qui se communiquent entre personnes du même sexe !

Une nuit, nous dormions depuis peu de temps mon amie et moi, lorsqu'on vint heurter à la porte de l'escalier ouvrant sur les deux salles. La servante venait nous annoncer la naissance d'une petite fille. Saisie au moment de se coucher par les douleurs de l'enfantement, la jeune femme avait pris le bras de son mari, et s'était rendue en toute hâte chez sa mère. Deux ou trois heures après, elle donnait le jour à une fille.

Nous étions descendus immédiatement, vêtus à peine, poussés par la curiosité, autant que par l'intérêt. Madame P... était rayonnante de joie. Je m'approchai du lit où reposait la jeune mère. Elle nous tendit les mains à tous deux, avec une expression d'ineffable ravissement !

La souffrance avait encore embelli ses traits, et leur avait donné ce charme particulier qui révèle toutes les joies de la maternité. Sa main nous avait montré le berceau placé à ses côtés. Sara avait découvert la petite créature, et la couvrait de baisers.

Je contemplais cette scène avec une émotion que je contenais à grand-peine !...

Debout, entre les deux lits, je regardais, tantôt Sara, tantôt cet enfant. Ma vue ne pouvait s'en détacher !

Mon émotion n’avait pas échappé à madame P... Elle me regardait attentivement, ne sachant à quoi attribuer la rêverie dans laquelle j’étais plongé... Si le bandeau qui lui couvrait les yeux eût été moins épais, si son aveuglement eût été moins grand, sans doute la vérité dans tout son éclat pouvait lui apparaître, et remplacer par l’épouvante son impassible confiance ! Aima-t-elle mieux rester dans le doute que d’aborder ce terrible mystère ? Cela peut être...

Tous les jours, je venais passer de longues heures dans cette chambre. L’état de madame G... était des plus satisfaisants.

Quand elle put se lever, elle venait nous trouver pendant la récréation, allaitant son enfant sous nos yeux !

Sara idolâtrait sa petite nièce. Elle l’enviait à sa sœur ! Qui sait !

Au milieu du bonheur qui m’enivrait, j’étais affreusement torturé. Que faire, mon dieu, que résoudre !

Ma pauvre tête était un chaos duquel je ne pouvais rien démêler. M’ouvrir à ma mère ? Mais il y avait de quoi la tuer ! Non ! Elle ne pouvait être initiée par moi à une telle découverte !

Prolonger indéfiniment la situation ?

C’était m’exposer inévitablement aux plus grands malheurs ! C’était outrager la morale dans ce qu’elle a de plus inviolable, de plus sacré !

Et plus tard, ne pouvait-on pas me demander compte d’un silence coupable, et faire peser sur moi les tristes conséquences que d'autres auraient dû prévoir !

Les vacances approchaient. J'allais de nouveau me séparer de ma bien-aimée Sara. Nos adieux furent tristes, les miens surtout, car je n'étais pas certain de la revoir... Je la laissais sans lui faire part de mes projets.

J'arrivai à B... la mort dans l'âme.

On allait exiger de moi des explications que j'étais résolu à ne pas donner. Monsieur de Saint-M... était contraint, embarrassé. Toutes mes lettres lui avaient été lues.

Il en cherchait vainement le sens. Ma tristesse lui faisait mal. Sans la comprendre, il prévoyait quelque catastrophe. Cette crainte était augmentée encore par le silence pénible dans lequel je me renfermais obstinément.

Ma mère et lui attendirent ainsi un aveu qui ne vint pas. Un mois s'était passé de la sorte. Le moment du départ approchait.

Mes forces étaient à bout. Je voyais arriver avec terreur le moment fatal !... Ma mère eut plus de courage. Il ne me restait plus que quelques jours à rester près d'elle !

Je la vis, un matin, rentrer dans ma chambre, et s'asseoir près de mon lit : « Camille, me dit-elle, tu as compris, n'est-ce pas, que tu ne peux t'éloigner ainsi de nous. Tes paroles, ta conduite inconcevables exigent une explication que je te supplie de m'accorder. »

Elle ne put en dire davantage. Sa voix tremblait. Je baissai la tête sans répondre, pendant deux ou trois minutes !

Soudain, un trait de lumière me traversa l'esprit :

« C'est bien, dis-je, tu veux savoir, tu sauras tout. Mais pas aujourd'hui ! Attends jusqu'à demain. C'est tout ce que je te demande. »

Elle se retira.

La nuit suivante je ne dormis pas une seconde. À quatre heures du matin j'étais debout. En un clin d'œil, j'avais pris mes vêtements. Personne n'était levé dans la maison. J'ouvris sans bruit toutes les portes, et je me trouvai dans la rue.

Dans les circonstances ordinaires de la vie, j'ai souvent manqué de courage, d'initiative.

En face du danger, je me relève. Le malheur me trouve plein de force. Il en était ainsi dans cet instant, où je jouais l'avenir de toute ma vie... La lutte probable me donnait un élan surnaturel.

À cinq heures, j'étais agenouillé dans la chapelle de l'évêché. Monseigneur de B... disait tous les jours la messe à cette heure-là. À l'issue de sa messe, on le trouvait au confessionnal. La réputation de l'éminent prélat était universelle. Homme de génie par excellence, l'évêque de Saintes jouissait d'une suprématie incontestable dans l'épiscopat français. Quant à ses diocésains, ils lui avaient voué un culte qui ne peut se comparer. On était fier de lui. J'avais compris que là seulement je trouverais conseil et protection.

La messe finie, je fis un signe au valet de chambre qui la servait, pour le prier de prévenir sa grandeur. Il revint aussitôt me dire d'entrer à la sacristie. Je m'en approchai, non pas avec crainte, mais avec une énergie qui tenait du désespoir.

Je reçus la bénédiction épiscopale, et je m'agenouillai sur le prie-dieu réservé aux pénitents. Ma confession fut entière. Elle devait être longue. Le prélat m'avait écouté avec un religieux étonnement. Ce n'était pas en vain que j'avais compté sur son indulgence. Mes paroles étaient un cri de suprême détresse auquel sa grande âme ne fut pas insensible ; son regard d'aigle avait mesuré l'abîme ouvert sous mes pas… Mes aveux si pleins de franchise le prévenaient en ma faveur.

Tout ce que la religion chrétienne peut offrir d'encouragements, de consolations, je le ressentis là !… Les quelques moments passés auprès de cet homme si grand sont peut-être les plus beaux de ma vie.

« Mon pauvre enfant, me dit-il, quand son interrogatoire fut fini, je ne sais encore comment tout cela doit se terminer. M'autorisez-vous à user de vos secrets ? Car, bien que je sache à quoi m'en tenir sur votre propre compte, je ne puis être juge en pareille matière. Aujourd'hui même je verrai mon médecin. Je m'entendrai avec lui sur la conduite à tenir. Revenez donc demain matin, et soyez en paix. »

Le lendemain, à la même heure, j'étais à l'évêché. Monseigneur m'attendait.

« J'ai eu, me dit-il, une entrevue avec le docteur H… Trouvez-vous dans son cabinet, aujourd'hui, avec votre mère. »

J'avais prévenu celle-ci la veille. Son anxiété ne peut se décrire. À l'heure dite, nous étions chez le docteur. Ce n'était pas ce qu'on appelle un médecin généralement répandu ; mais c'était un homme de science dans toute l'acception du mot.

Il avait compris toute la gravité de la mission qui lui était confiée. Elle le flattait dans son orgueil, parce que, assurément, c'était la première qui lui arrivât de ce genre, et je dois dire qu'il était à sa hauteur.

Je ne m'étais pas attendu néanmoins à une investigation aussi sérieuse de sa part.

Il me déplaisait de le voir s'initier de lui-même à mes plus chers secrets, et je répondis en termes peu mesurés à quelques-unes de ses paroles qui me semblaient une violation.

« Ici, me dit-il alors, vous ne devez pas seulement voir en moi un médecin, mais un confesseur. Si j'ai besoin de voir, j'ai aussi besoin de tout savoir. Le moment est grave pour vous, plus que vous ne le pensez peut-être. Je dois pouvoir répondre de vous en toute sécurité, à monseigneur d'abord, et sans doute aussi devant la loi, qui en appellera à mon témoignage. » Je me dispense d'entrer ici dans le détail minutieux de cet examen, après lequel la science s'inclina convaincue.

Il lui restait maintenant à faire réparer une erreur commise en dehors de toutes les règles ordinaires. Pour la réparer, il fallait provoquer un jugement en rectification de mon état civil.

« Franchement, me dit le bon docteur, votre marraine a eu la main heureuse en vous appelant Camille. Donnez-moi la main, mademoiselle ; avant peu, je l'espère, nous vous appellerons autrement. En vous laissant, je vais me rendre à l'évêché. Je ne sais ce que décidera monseigneur, mais je doute qu'il vous permette de retourner à L… De ce côté-là, votre position est perdue ; elle n'est pas tolérable. Ce qui me surpasse, c'est que mon confrère de L... se soit compromis jusqu'à vous y laisser aussi longtemps, sachant ce que vous êtes. Quant à madame P..., sa naïveté ne s'explique pas. »

Il adressa ensuite quelques paroles d'encouragement à ma pauvre mère, dont la stupeur était à son comble.

« Vous avez perdu votre fille, c'est vrai, lui dit-il ; mais vous retrouvez un fils que vous n'attendiez pas. »

Notre entrée dans l'appartement de monsieur de Saint-M... fut un événement. Le noble vieillard se promenait de long en large pour dissimuler son impatience fébrile. À notre vue, il s'arrêta ; ma mère le conduisit à son fauteuil et s'assit à ses pieds. Je me plaçai à quelque distance, peu désireux d'entamer le récit de ce qui venait de se passer. De temps à autre monsieur de Saint-M... levait les yeux sur moi et répondait par une exclamation aux détails que lui donnait ma mère. Stupéfait d'abord, il envisagea la situation avec plus de calme, calculant aussi qu'elle pouvait me donner dans l'avenir une position plus avantageuse. Avec de bonnes protections, on pouvait l'espérer.

« C'est égal, disait-il, il me fallait arriver à quatre-vingts ans pour assister à un pareil dénouement, et c'est toi, Camille, qui devais me le procurer ! Puisses-tu être heureux plus tard, pauvre enfant ! »

J'étais troublé de façon à ne pouvoir répondre ; mon imagination en délire ne pouvait s'arrêter à une idée sérieuse, réfléchie.

Par instants je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un rêve impossible.

Ce résultat inévitable que j'avais prévu, désiré même, m'effrayait maintenant comme une énormité révoltante. En définitive, je l'avais provoqué, je le devais sans doute ; mais qui sait ? Peut-être avais-je eu tort. Ce brusque changement qui allait me mettre en évidence d'une façon si inattendue ne blessait-il pas toutes les convenances ?...

Le monde, si sévère, si aveugle dans ses jugements, me tiendrait-il compte d'un mouvement qui pouvait passer pour de la loyauté, et ne s'attacherait-il pas plutôt à le dénaturer, à m'en faire un crime ?

Hélas ! je ne pus faire alors toutes ces réflexions. La voie était ouverte ; j'y étais poussé par la pensée du devoir à accomplir. Je ne calculais pas.

Le lendemain de ce jour, je me rendis à l'évêché. Monseigneur m'attendait. « J'ai vu le docteur, me dit-il, et je sais tout. Après mûre réflexion, voilà ce que j'ai décidé : Vous allez retourner à L..., pour quelques jours encore, afin d'enlever à votre départ l'éclat qu'il pourrait avoir, et pour vous, et pour la maison que vous dirigez. Je vous donne là une grande preuve de confiance. N'en abusez pas. Faites-vous remplacer le plus tôt possible et revenez ici, après quoi on avisera au moyen de vous faire une nouvelle place dans la société. »

Deux jours après, j'étais à L... Prévenue de mon arrivée, Sara m'attendait. Après les premiers embrassements, elle fut frappée de l'air de profonde gravité répandue sur ma physionomie. Comme elle m'en faisait l'observation, je m'assis sur le bord de mon lit, lui lançant un regard douloureux. « Ma bien-aimée, lui dis-je d'un accent ému, l'heure de la séparation est arrivée » ; et je lui racontai brièvement ce qui venait de se passer à B... Je vois encore son doux et cher visage et l'air de sombre tristesse qui vint le décomposer. Elle ne parla pas ; mais son regard éteint semblait me reprocher, comme une faute, l'importante détermination que j'avais prise sans elle. Si tu l'avais voulu, disait ce regard, nous pouvions être heureux encore de longs jours. Mais je ne suffis plus sans doute ; tu as soif d'une existence libre, indépendante, que je ne puis te donner.

En effet, il y avait de tout cela dans l'espèce de dégoût qui s'était emparé de moi. Je ne vivais plus. La honte que j'éprouvais de ma position actuelle eût suffi seule à me faire rompre avec un passé dont je rougissais.

Ce vaste désir de l'inconnu me rendit égoïste, en m'empêchant de regretter les liens si chers que j'allais briser par ma propre volonté.

Plus tard, je devais me repentir amèrement de ce que je regardais alors comme un impérieux devoir. Le monde devait m'apprendre bientôt que j'avais fait acte de faiblesse stupide, et m'en punir cruellement.

Les quelques jours que je passai à L... furent vraiment pénibles. Ma pauvre Sara ne pouvait dissimuler toujours les larmes qui l'oppressaient. Elle évitait soigneusement la présence de sa mère qui, elle-même, le croirait-on, ne pouvait s'habituer à l'idée de mon départ définitif.

J'avais eu, à cet égard, une explication avec elle, et, sans entrer dans le détail des considérations qui me faisaient agir, j'avais été forcé, pour lui en faire sentir toute la gravité, d'invoquer l'autorité de monseigneur de B..., dont la volonté expresse ne me laissait plus la liberté du choix.

À ces vagues motifs, qui devaient être pour cette mère aveugle un avertissement terrible, elle répondait par une incrédulité vraie ou jouée qui dépasse toute croyance. Je me l'explique pourtant. Tant que j'étais sous son toit, elle ne pouvait donner une raison apparente à ma conduite, sans se mettre, vis-à-vis de moi, sur un pied hostile qui eût éveillé les soupçons de sa famille et du monde. C'est là ce qu'elle voulait éviter à tout prix. Au fond elle m'approuvait, je n'en puis douter, et son apparente sécurité cachait d'horribles angoisses dont sa fille était l'objet. Car si jusqu'alors elle avait fermé l'oreille à l'évidence, aux suggestions de son médecin, cela ne lui était plus permis. La vérité lui apparaissait dans tout son jour, et quelle devait être sa douleur en songeant aux suites de sa coupable confiance ! Rien néanmoins dans ses paroles, dans ses gestes, ne trahissait l'état de son âme. C'était une femme vraiment forte, ou d'une niaise ignorance. En face de Sara et de ses autres enfants, elle jouait un rôle admirable de simplicité touchante, sans aucune affectation, qui ne pouvait donner prise à la plus légère critique. Son affection pour moi était-elle feinte ? je l'ignore. Dans tous les cas l'esprit le plus prévenu s'y fût laissé prendre. Tous nous trompions et nous étions trompés, et cela de la meilleure foi du monde.

Jamais situation plus étrange, plus difficile, ne vint réunir trois personnes dans une communauté d'idées où tout était fausseté indigne, comédie incroyable de sentiments avoués avec le plus magnifique sang-froid.

Pour madame P..., j'étais et je devais toujours être la compagne choisie de sa fille.

Pour sa mère et les autres, Sara regrettait en moi l'amie, la sœur dont elle pouvait hautement déplorer l'absence, sans que nul y trouvât à redire. Celui qui, initié à tous ces mystères, nous eût vus tous les trois, discutant le nombre de jours que je passerais encore dans la maison de L…, se fût cru à une représentation de Figaro ou du Gymnase, et assurément jamais acteur idolâtré ne mit plus de vérité dans un rôle invraisemblable.

Chaque jour amenait une nouvelle scène, à ce point que j'en étais abasourdi, exaspéré.

Un après-midi, pendant que les élèves étaient en récréation, j'avais suivi Sara dans sa chambre… Mon départ était toujours le sujet de la conversation et de nouvelles larmes. Mon amie, debout à sa fenêtre, et une main passée autour de mon cou, pleurait silencieusement, quand sa mère entra tout à coup, avec sa sœur cadette.

Toutes deux s'assirent naturellement, comme pour s'associer à notre chagrin. Madame P… nous regarda tranquillement.

« Mademoiselle Camille, me dit-elle, vous voyez combien vous êtes regrettée, et vous persistez donc dans votre résolution ? Qui vous remplacera près de Sara, près de moi ? »

Je ne saurais dire l'effet que me produisirent ces paroles. J'en fus terrassé. C'était le comble de l'audace ingénue. C'était tenter dieu.

Devais-je répondre par un aveu brutal, et flétrir cette chaste fleur dont le parfum m'enivrait encore ? Non assurément. Au prix de toute sa vie Sara ne se fût pas exposée à rougir devant sa mère et sa sœur. Le secret de notre amour devait mourir entre dieu et moi.

Je répondis donc qu'une force indépendante de ma volonté m'obligeait à partir promptement, sans regarder en arrière. La jeune femme présente à cet entretien se taisait, et je comprenais instinctivement que mon secret n'en était plus un pour elle.

Sara occupait toute son attention ; elle épiait tous ses mouvements. La pauvre enfant, tout entière à sa douleur, ne voyait pas cela. Elle me tenait embrassé. Chacune de ses larmes était accompagnée d'un sanglot expressif. L'heure de la classe vint mettre fin à cette scène pendant laquelle je fus au supplice.

Peu de jours après, madame P... fit une absence et me prévint, à son retour, qu'elle avait trouvé à me remplacer, grâce à l'inspecteur de l'arrondissement. Je me préparai donc à partir d'un moment à l'autre, non sans un grand déchirement. La jeune fille annoncée arriva enfin ; je la reconnus pour une ancienne élève de l'école normale de D... Nos rapports furent assez froids. Sa présence était pour moi une gêne perpétuelle, et le signal d'une séparation désormais inévitable.

Témoin de l'intimité qui me liait à Sara et des regrets de sa mère, elle recherchait en vain les causes de mon départ précipité. Elle fut bientôt convaincue, qu'à l'exemple de ma tante, qui avait été sa compagne d'études, j'allais entrer en religion. Sa supposition me fit sourire. Mais je ne crus pas nécessaire de la désabuser. Je devais rester deux ou trois jours de plus pour la mettre au fait de notre mode d'enseignement, non pas que je le jugeasse nécessaire, mais parce que madame P... m'en avait prié.

Sara lui parlait peu. Elle lui avait déplu tout d'abord. Cela devait être ! Elle pouvait prendre ma place ; mais non pas me remplacer.

Le soir même de son arrivée, je manifestai l'intention de lui donner mon lit au dortoir qui, maintenant, devait être le sien, et d'occuper la petite chambre de Sara. Mon amie voulut m'en détourner ; sa mère m'approuva. Nous fûmes donc séparés cette première nuit ; mais le lendemain matin Sara vint faire sa toilette près de moi, après m'avoir offert son bonjour quotidien. Il en fut ainsi jusqu'à mon départ, fixé définitivement à la fin de la semaine.

Monsieur le curé en avait été prévenu par une lettre de monseigneur de B..., aujourd'hui archevêque de... J'allai donc, par pure bienséance, lui en parler. Je m'en repentis cruellement. Cet homme absurde ne trouva pas un mot encourageant à me dire dans la situation incroyable qui m'était faite. Rien ne pouvait fléchir l'inflexible rigueur de cet homme. Il ne me pardonna jamais. Que lui avais-je fait ? Rien. Inutile de dire que je ne retournai pas lui faire mes adieux, bien que madame P... m'en eût prié.

Je ne vis personne à L..., et, bien que mon départ y fût déjà connu, il se fit sans bruit, sinon sans les commentaires obligés qui servent d'aliment aux causeries de commères, en province.

Mon dernier jour était arrivé. J'allais enfin quitter la douce retraite, témoin de mes joies ignorées. J'allais voir, sous une nouvelle face, ce monde que j'étais loin de soupçonner.

Mon inexpérience me préparait de tristes désenchantements. Je voyais tout alors sous un jour radieux et pur de tout nuage ! Pauvre insensé que j'étais ; je tenais le bonheur, la vraie félicité, et j'allais, de gaieté de cœur, sacrifier tout cela à quoi, à une idée, une sotte peur ! Oh ! je l'ai bien expié ! Au reste, à quoi bon les plaintes, les regrets ? J'ai subi ma destinée, j'ai accompli, avec courage, je crois, les devoirs pénibles de ma situation. Beaucoup riront. Ceux-là je leur pardonne et je leur souhaite de ne connaître jamais les douleurs sans nom qui m'ont accablé !

Mes préparatifs étaient terminés. J'avais fait mes derniers adieux à mes élèves. Pauvres chères enfants ! Avec quelle émotion j'avais embrassé leurs jeunes fronts ! Je les contemplai avec amour, me reprochant presque les jours passés avec elles dans une grande et si étroite intimité !

Il était sept heures du matin. Sara devait venir m'accompagner jusque sur la grande route, où passait la diligence. J'avais le cœur affreusement serré quand je m'approchai de madame P... pour prendre congé. Elle, de son côté, souffrait violemment. La douloureuse contraction de ses traits le disait assez. Il y avait beaucoup de choses dans son silence. Du regret, d'abord ; car, malgré tout, elle m'aimait sincèrement, loyalement. Mais, à côté de cette affection spontanée, il y avait du ressentiment, je n'en doute plus. Elle y voyait clair alors. Pouvait-elle me pardonner le rôle mystérieux que j'avais joué dans sa maison, près de sa fille dont la pureté lui était si chère ? Je ne puis croire néanmoins qu'elle soupçonnât l'intimité de nos relations. Non, car avec la violence de ses sensations, elle en eût été foudroyée. Ma bonne foi lui était un sûr garant de la chasteté de son enfant.

Rare et déplorable naïveté de la part d'une mère !

Dans son ignorance des choses de la vie, elle ne pouvait admettre que je pusse reparaître dans le monde avec un nom, un état appropriés à mon sexe.

« Ainsi, chère Camille, me dit-elle, il me faudra un jour peut-être vous appeler « monsieur » ! Oh ! non, cela ne sera pas, dites ?

— Cela sera, pourtant, madame, et avant peu, sans doute. Demandez plutôt à monseigneur de B…

— Mais enfin que dira le monde ! L'éclat qui en résultera retombera nécessairement sur ma maison ! et alors ! »

C'était là sa plus grande préoccupation, son cauchemar. Elle voyait son pensionnat perdu, sa considération gravement atteinte. Devant cette perspective elle oubliait sa fille, elle ne songeait pas à ce qu'avait pu être le passé, mais à ce que serait l'avenir.

« Allons, adieu, chère fille ! »

Et l'excellente femme n'en put dire davantage ; Sara s'était détournée, retenant ses larmes. Je lui fis un signe et nous partîmes, prenant un chemin détourné pour ne pas traverser le bourg. J'avais pris son bras que je serrais étroitement sur ma poitrine. Elle, de temps à autre, me donnait une pression de main. Nos regards se rencontraient alors et suppléaient éloquemment aux phrases qui venaient expirer sur nos lèvres.

Quel homme nous voyant ainsi enlacées eût pu découvrir le drame mystérieux de ces deux jeunes existences en apparence si calmes, si douces ?

Le vrai ne dépasse-t-il pas quelquefois toutes les conceptions de l'idéal, quelque exagéré qu'il puisse être ? *Les Métamorphoses,* d’Ovide, ont-elles été plus loin ?

J’avais pressé une dernière fois dans mes bras celle que j’appelais ma sœur et que j’aimais avec toute l’ardeur d’une passion de vingt ans. Mes lèvres avaient effleuré les siennes. Nous nous étions tout dit. Je partais cette fois emportant dans mon âme tout le bonheur dont j’avais joui pendant ces années, le premier, l’unique amour de ma vie. La voiture, en s’éloignant, m’avait dérobé la vue de ma bien-aimée. Tout était fini.

Je crois avoir tout dit concernant cette phase de mon existence de jeune fille. Ce sont les beaux jours d’une vie vouée désormais à l’abandon, au froid isolement. Ô mon dieu ! quel sort fut le mien ! Mais vous l’avez voulu, sans doute, et je me tais. De retour à B…, il fallut s’occuper des démarches relatives à mon apparition dans le monde civil comme sujet du sexe masculin.

Le docteur H… avait déjà préparé un volumineux rapport, chef-d’œuvre de style médical, destiné à provoquer devant les tribunaux une requête en rectification, laquelle devait être ordonnée par la cour de S…, lieu de ma naissance. Armé de cette pièce, je partis pour cette ville, muni en outre de recommandations particulières pour le président et le procureur impérial. Ma mère m’accompagnait. Notre première visite fut pour le vieux curé qui connaissait depuis longtemps ma famille. Je n’essayerai pas de donner ici une idée de son étonnement naïf à la lecture de la lettre que lui adressait à ce sujet monseigneur de B… On le comprendra aisément. De tels faits sont assez rares pour que la curiosité s’en mêle. Monsieur le président de L… de V… nous fit le meilleur accueil.

Après avoir pris connaissance des faits et m'avoir adressé quelques questions : « Vous allez, nous dit-il, vous rendre de ma part chez M. D…, mon avoué, et lui remettre toutes ces pièces. Le reste se fera sans vous. Si plus tard votre présence était nécessaire, on vous le ferait savoir. » Nous repartîmes dès le lendemain, sans avoir prévenu ma famille de ce qui se préparait pour moi. Je voulais en garder le secret jusqu'au dénouement qui allait être prochain. Une seule personne avait été exceptée : c'était mon aïeul maternel. Lui fut épouvanté, car il prévoyait à tort une issue dangereuse à notre repos à tous. Je le tranquillisai de mon mieux, l'assurant que tout se passerait légalement et convenablement.

Personne autre que lui ne connut donc le motif de notre voyage ; cependant je dois signaler quelques remarques, au moins étranges, qui furent faites sur ma personne. On m'avoua tout cela dans la suite. Une intime amie de ma mère avait été singulièrement frappée de ma démarche, de mon extérieur, de mes allures tant soit peu cavalières.

Autre part ce fut la même chose. C'était à l'hôpital où j'étais resté pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix ans, parmi les jeunes orphelines de mon âge. J'y avais revu l'aumônier avec infiniment de plaisir. La bonne supérieure m'appela encore sa chère fille. Elle nous reconduisit jusqu'à la porte en causant. Pendant ce temps-là une jeune fille de la maison, dont j'avais été la compagne favorite, nous observait d'une fenêtre. La rusée remarqua que je tenais mon parapluie sous le bras gauche et que j'avais la main droite dégantée derrière le dos. Cela lui parut assez peu gracieux de la part d'une institutrice. Mes mouvements du reste étaient en harmonie avec ma physionomie, aux traits durs et sévèrement accentués.

Il y avait à peu près quinze jours que j'étais de retour à B… lorsque l'avoué chargé de la requête me fit savoir que le tribunal avait, dans une première audience, nommé le docteur G… pour procéder à un nouvel examen avant de rendre une sentence définitive, et que ma présence était nécessaire chez le médecin.

Il fallut se résigner. Je m'y attendais d'ailleurs.

Inutile de dire que ce second examen eut le même résultat que le premier, et que, d'après le rapport auquel il donna lieu, le tribunal civil de S… ordonna que rectification fût faite sur les registres de l'État civil, en ce sens que je devais y être porté comme appartenant au sexe masculin en même temps qu'il substituait un nouveau prénom à ceux féminins que j'avais reçus à ma naissance.

J'étais à B… lorsque cet arrêt fut rendu. On m'y avait envoyé la minute du jugement consigné plus tard dans les *Annales de médecine légale*.

En consultant cet ouvrage, je découvris que pareil fait s'était passé en 1813, dans un département du Midi, sinon dans les mêmes circonstances, du moins dans les mêmes effets.

C'en était donc fait. L'État civil m'appelait à faire partie désormais de cette moitié du genre humain, appelé le sexe fort. Moi, élevé jusqu'à l'âge de vingt et un ans dans les maisons religieuses, au milieu de compagnes timides, j'allais comme Achille laisser loin derrière moi tout un passé délicieux et entrer dans la lice, armé de ma seule faiblesse et de ma profonde inexpérience des hommes et des choses !

Il ne fallait plus songer à dissimuler. Déjà on en parlait tout bas. La petite ville de S… retentissait de ce singulier événement, bien fait d'ailleurs pour exciter la critique et la calomnie. Comme toujours, on ajoutait considérablement à la chose. Les uns allaient jusqu'à accuser ma mère d'avoir caché mon véritable sexe pour me sauver de la conscription. D'autres me posaient en vrai *don* Juan, ayant porté partout la honte et le déshonneur, et profité effrontément de ma situation pour entretenir secrètement des intrigues amoureuses avec des femmes consacrées au seigneur. Je savais tout cela et je n'en étais nullement ému.

À B… ce fut bien autre chose. On me vit un beau matin assister à la messe en costume d'homme aux côtés de madame de R…, fille de monsieur de Saint-M… Une ou deux personnes seulement m'avaient reconnu ; c'était bien assez. Toute la ville fut en rumeur.

Les journaux se mirent de la partie. Tous, le lendemain, racontèrent le fait. L'un d'eux me comparait modestement à Achille filant aux pieds d'Omphale ; mais parmi ces fleurs se mêlaient des insinuations perfides et pour moi et pour d'autres. Après la presse départementale vinrent les articles plus ou moins piquants de quelques rédacteurs dont je n'ai pas oublié les noms, que certains journaux de Paris reproduisirent immédiatement. La haute société de la ville s'en émut. Je fis le sujet de toutes les conversations à l'établissement des bains de mer. Ce jour-là quelques notables s'y trouvaient avec le préfet, qui manifesta bien haut son étonnement. Heureusement pour moi, le nom de monseigneur de B… me protégeait. On savait la part qu'avait prise en cela l'éminent prélat, et on était forcé de s'incliner. Le lendemain même j'allai lui faire une visite sous mon nouveau costume, ce qui lui permit alors de me témoigner avec plus d'abandon toute son affectueuse bienveillance. Sa grandeur me serra chaleureusement la main, m'appelant son ami ! Le souvenir de cette scène m'est encore présent à l'esprit.

Oh ! je n'oublierai jamais tout ce que je dois à cet homme évangélique, et vraiment digne de ses hautes fonctions, tant par l'élévation de son rare génie, que par l'immense générosité de son âme. J'avais vu également le docteur H…

« Si vous m'en croyez, dit-il, vous allez me suivre à la préfecture. Le préfet désire vous voir, et je ne doute pas qu'il soit disposé à vous être utile. En ce moment surtout il peut tout pour vous. »

Me voilà donc avec le docteur dans le cabinet du préfet, auquel ma visite parut faire plaisir. Il me reçut en père, me questionna amicalement sur mon passé et sur mes projets d'avenir. Ma position était difficile, elle l'intéressa. Je ne sais trop pourquoi l'idée m'était venue d'entrer au chemin de fer. J'en parlai au préfet qui ne me désapprouva pas, et me promit de faire une demande à la compagnie de… Puis souriant gaiement :

« Vous savez, me dit-il, quelle tempête vous avez soulevée et les nombreux méfaits dont on vous accuse. N'y prenez donc pas garde. Marchez tête levée ; vous en avez le droit. Cela vous sera peut-être difficile, qui ne le comprendrait pas ? Aussi, et c'est un bon conseil que je vous donne, résignez-vous à abandonner ce pays pour quelque temps. Je vais m'occuper de cela. »

Mieux que personne j'appréciais la justesse de ce conseil. Je sentais la nécessité d'un éloignement momentané, je le désirai vivement.

Ainsi que je l'avais craint, des bruits odieux circulaient dans le public sur l'intimité de mes relations avec mademoiselle Sara P... Selon les uns elle était réellement déshonorée. Oh ! je l'avoue, ce coup me fut le plus sensible. L'idée de voir cette pauvre enfant victime de la fatalité qui m'accablait, m'était insupportable. Le monde, ce juge impitoyable, pouvait impunément flétrir cette sainte affection de deux âmes loyales, lancées ensemble sur le bord d'un abîme secret, dont la chute inévitable avait été le lien mystérieux. Stupide aveuglement de la foule qui condamne quand il faudrait absoudre !

Je la connaissais assez pour être parfaitement convaincu qu'elle souffrait en silence et avec courage, sans pour cela me maudire. Elle seule peut-être me comprenait. Elle seule m'aimait ! Bien longtemps son souvenir adoré m'a soutenu, m'a donné la force de vivre ! Aujourd'hui encore que tout semble m'avoir abandonné, et que l'affreuse solitude s'est faite autour de moi, comme si mon malheur dût être fatal à tout ce qui me touche, j'éprouve quelque douce joie à penser qu'un être en ce monde a daigné s'associer à ma misérable existence et conserve au pauvre délaissé un peu de tendre pitié. Peut-être n'est-ce qu'une illusion ? Peut-être au moment où j'écris ces lignes a-t-elle pour jamais chassé de son cœur celui dont elle fut l'unique bonheur. Mon dieu ! que me reste-t-il alors ? Rien. La froide solitude, le sombre isolement ! Oh ! vivre seul, toujours seul, au milieu de la foule qui m'environne, sans que jamais un mot d'amour vienne réjouir mon âme, sans qu'une main amie se tende vers moi ! Châtiment terrible et sans nom ! qui jamais pourra te comprendre ? Porter en soi d'ineffables trésors d'amour et être condamné à les cacher comme une honte, comme un crime ! Avoir une âme de feu et se dire : Jamais une vierge ne t'accordera les droits sacrés d'un époux. Cette suprême consolation de l'homme ici-bas, je ne dois pas la goûter. Oh ! la mort ! la mort sera vraiment pour moi l'heure de la délivrance ! Autre juif errant, je l'attends comme la fin du plus épouvantable de tous les supplices ! Mais vous me restez, mon dieu ! vous avez voulu que je n'appartinsse à personne ici-bas, par aucun de ces liens terrestres qui élèvent l'homme en perpétuant votre œuvre divine ! Triste déshérité, je puis encore lever les yeux vers vous, car vous du moins vous ne me repousserez pas !

Cinq ou six semaines après ma visite au préfet, je reçus l'invitation de me rendre à Paris, près de monsieur le chef d'exploitation du chemin de fer de... Cette lettre me combla de joie. À la perspective d'un voyage à Paris se joignait l'espoir d'abandonner promptement un pays que j'avais pris en horreur, et d'échapper enfin à cette espèce de ridicule inquisition dont je me voyais l'objet. Le préfet que j'allai voir aussitôt partagea sincèrement ma satisfaction et m'engagea à ne pas différer mon départ. Ma pauvre mère était radieuse, bien que l'idée d'une prochaine séparation vînt se mêler tristement à cette compensation qui lui paraissait déjà comme l'aurore d'un avenir radieux.

Toujours bon et prévoyant, monsieur de Saint-M... m'avait recommandé instamment à Paris, à l'un de ses petits neveux qui, depuis longtemps, habitait cette ville. Ce dernier n'était pas étranger pour moi. Il me connaissait. Il connaissait ma mère, et l'attachement véritable que lui avait voué toute sa famille. Aussi me fit-il l'accueil d'un frère. Grâce à lui, je ne connus pas le terrible embarras du provincial, jeté seul, et pour la première fois, dans le tourbillon de ce tumultueux Paris.

Le lendemain de mon arrivée il m'accompagna à l'administration de… où je vis le chef d'exploitation, M…, dont je ne désignerai pas ici le nom trop connu. Dans la courte entrevue que j'eus avec lui, je sollicitai comme une faveur d'être appelé à Paris, ce qu'il me promit.

Ses dernières paroles furent celles-ci : « Retournez à B…, et attendez votre nomination au premier jour. »

Je laissai donc Paris le surlendemain, l'ayant à peine entrevu, mais comptant bien le revoir plus amplement. Le temps que je passai à B… ne fut pas troublé par aucun incident sérieux. Je sortais chaque jour et toujours seul. Le bruit de mon aventure commençait à s'éteindre. On appréciait mieux la situation, maintenant qu'elle se dessinait au grand jour. Je dois dire d'ailleurs que ceux dont j'étais très connu me témoignaient une plus grande sympathie depuis l'éclat des derniers événements.

« Pauvre enfant, disait une mère dont la fille avait été mon amie et ma compagne d'étude, je l'aime davantage maintenant, car je puis doublement l'apprécier. Il a dû bien souffrir ! »

Je laisse à penser quelle fut la consternation de mes excellentes maîtresses d'école normale. On ne saurait s'en faire une idée. À ce sujet le vénérable aumônier m'écrivait une lettre toute paternelle et amicale. Je puis maintenant, mon cher fils, vous dire quelle affection véritable j'ai conservée à mon ancienne fille. Mais ce que vous ne sauriez comprendre, c'est l'étonnement naïf de nos bonnes religieuses dont vous avez été l'élève favorite, en quelque sorte. Sœur Marie-des-Anges, à la nouvelle que je lui donnai de votre transformation, se couvrit le visage de ses mains, en songeant à l'étroite intimité qui vous unissait à elle. « Mon dieu ! s'écria la chaste créature, moi qui l'ai embrassé de si bon cœur lors de son dernier séjour ici pendant la retraite à laquelle je l'avais convié ! et lui, en me quittant, me baisait les mains sans aucun scrupule. » Mais ces bons cœurs ne m'accusaient pas pour cela, et leur affection, bien que changeant de forme, me fut conservée dans le fond. Celle-là, je le sais, ne me fera pas défaut, car elle s'appuie sur les bases les plus pures, les plus saintes.

C'est dire que toutes les suppositions faites sur mes rapports antérieurs avec ces anges terrestres sont fausses, complètement fausses. Sans doute elles étaient permises jusqu'à un certain point, et je ne puis nier que j'aie été terriblement exposé, on le comprend ; mais moi seul connaissais le danger. Si j'ai souffert, si j'ai lutté, personne du moins ne l'a soupçonné. J'ai dû certainement à la solidité des principes de ma jeunesse, à leur extrême pureté, de n'avoir pas à rougir devant ces fronts candides, dont la douce sérénité ne fut pas troublée par moi.

J'ai dit ces quelques paroles, non pour me justifier, mais parce que je me reprocherais comme un crime, comme une insigne lâcheté d'avoir entretenu le soupçon sur des êtres dont l'âme est ce qu'il y a de plus digne des regards de dieu.

Ma correspondance avec Sara n'avait pas cessé. Elle recevait mes lettres, me répondait régulièrement, mais à l'insu de sa mère. Je n'osais plus écrire à cette dernière. J'avais tort, cependant, je l'ai compris plus tard. Mon silence craintif à son égard devait lui sembler ou une froide indifférence pour elle et sa fille, ou l’explication tardive d’une conduite coupable dans sa maison.

Là encore mon inexpérience m’a perdu. Je n’en puis douter, si j’avais su diriger la situation, mon avenir était changé. Aujourd’hui peut-être je serais son gendre.

Mais dieu ne le voulait pas, sans doute, et j’avais tort d’ambitionner ce titre, qui ne sera jamais le mien ! Madame P... m’aimait d’une affection sincère, maternelle. Mon départ la blessait doublement, en la menaçant dans ses intérêts les plus chers : la réputation de sa fille, gravement compromise, et la renommée de sa maison. L’une et l’autre furent atteintes, cela devait être ; on chuchota tout bas autour d’elle. Le présent expliquait le passé, déjà si équivoque. Les inspecteurs de l’académie ne purent s’empêcher d’attaquer avec elle cette corde si délicate. Ils savaient toutes les péripéties de ce drame dans lequel le rôle que j’avais joué éclatait à tous les yeux. Le lui rappeler, à elle, de quelque façon que ce fût, c’était la faire passer par toutes les tortures de la honte, de la frayeur, c’était mettre en doute l’honorabilité de son caractère d’ombrageuse fierté. En de telles circonstances la pauvre femme dut maudire bien des fois le jour où elle m’avait donné place à son foyer. Son cœur de mère dut être broyé aux terribles réflexions qui se présentaient à son esprit ; aux reproches peut-être que lui faisait sa conscience, si longtemps aveugle parce qu’elle était loyale, et que soupçonner son enfant était au-dessous d’elle. Pourtant, mon dieu ! elle était femme, et à ce titre elle pouvait connaître les limites des forces humaines !

Il y avait un mois que j’avais laissé Paris, lorsque je reçus l'ordre de m'y rendre pour me mettre à la disposition du chef d'exploitation du chemin de fer de... Je partis ; mais avant j'allai voir une dernière fois monseigneur. La pensée que je le laissais pour bien longtemps, sans doute, m'était pénible. Il est si rare de rencontrer de tels hommes unissant toutes les qualités de l'âme aux richesses d'un grand esprit. La situation exceptionnelle dans laquelle sa grandeur m'avait rencontré, l'avait touché singulièrement. Il s'était attaché à moi, si je puis le dire. Le bon prélat me prit la main, et, me serrant avec effusion contre son cœur, il me bénit. J'étais trop ému. Je ne pus que courber la tête en silence, balbutiant en me retirant quelques paroles de remerciement.

Ma pauvre mère avait versé des larmes en se séparant de moi, et malgré tous mes efforts je l'imitai, je l'avoue. Dans vingt-quatre heures un espace de deux cents lieues allait nous séparer. C'était la première fois ; certes quelques larmes de regrets étaient bien permises. Nous avions, il est vrai, l'espérance de nous revoir. Il n'en était pas ainsi de mon noble et vénéré bienfaiteur, monsieur de Saint-M... Au bord de sa tombe il ne pouvait plus espérer.

« Mon pauvre Camille, me dit-il, avec des sanglots dans la voix, nous ne nous reverrons plus ! » Sa main pressait la mienne. Je la sentais trembler.

Je ne sais rien de plus déchirant qu'un vieillard en pleurs. Oh ! je me sentis défaillir en face de cette douleur qui témoignait de l'affection la plus profonde, la plus vive. En effet, je sentais là battre un cœur de père, je le savais, et comme j'en étais fier !

Homme vénérable, repose en paix dans la tombe ! La mort a été pour toi le terme d'une existence pleine de bonnes œuvres, de généreux bienfaits dont ta grande âme a reçu la récompense ! Puisses-tu entendre ma faible voix ! Elle te dira qu'il est ici-bas un cœur tout rempli de ton souvenir.

Il n'est plus maintenant ! Cette mort a brisé en moi un lien que rien au monde ne saurait remplacer ! J'ai été privé d'assister à ses derniers instants. Il les sentit approcher. Une crise vint, crise terrible dans laquelle cependant il put prononcer les noms de tout ce qu'il aimait, et faire ses adieux à ma mère. Réunissant ses mains à celles de sa fille, il les regarda toutes deux et s'éteignit en prononçant mon nom !

Deux ans se sont écoulés depuis ce jour. Mais je le retrouve encore tout entier dans mon cœur. Le culte que je lui ai voué est la dernière, l'unique joie de ma vie ! Ah ! que depuis, au milieu du dégoût, des amertumes qui m'abreuvent, j'ai pu entrevoir le vide affreux qu'a creusé son absence !

Et maintenant seul !... seul !... pour toujours ! Abandonné, proscrit au milieu de mes frères ! Eh ! que dis-je ! Ai-je le droit de donner ce nom à ceux qui m'environnent ? Non, je ne l'ai pas. Je suis seul ! De mon arrivée à Paris, date une nouvelle phase de ma double et bizarre existence. Élevé pendant vingt ans au milieu de jeunes filles, je fus d'abord et pendant deux années, au plus, femme de chambre. À seize ans et demi j'entrais en qualité d'élève-maîtresse à l'école normale de... À dix-neuf ans j'obtins mon brevet d'institutrice ; quelques mois après je dirigeais un pensionnat assez renommé dans l'arrondissement de... ; j'en sortais à vingt et un ans. C'était au mois d'avril. À la fin de la même année j'étais à Paris, au chemin de fer *...

---

* Ici s'arrête la partie vraiment intéressante des

> souvenirs du jeune B… Il en reprend bien quelques années plus tard la suite interrompue ; mais à partir de ce jour, sa triste vie se consume en réflexions amères sur son sort. Il reste cinq années dans les bureaux de la Compagnie et se répand en récriminations sur tout et sur tous. Sa correspondance avec Sara dure encore quelque temps ; mais peu à peu, à l'expression d'une tendre affection succède une froide réserve ; et une dernière lettre lui signifie une rupture complète. « Il lui semble que quelque chose se déchire au dedans de ‹ lui-même › ». Son isolement lui apparaît dans toute son horreur, et sa haine du monde et de la vie s'en accroît. Son journal n'est plus qu'une suite de plaintes et de déclamations contradictoires. (Note du docteur A. Tardieu.)

Va, maudit, poursuis ta tâche ! Le monde que tu invoques n'était pas fait pour toi. Tu n'étais pas fait pour lui. Dans ce vaste univers, où toutes les douleurs ont place, tu y chercheras en vain un coin pour y abriter la tienne. Elle y fait tache. Elle renverse toutes les lois de la nature et de l'humanité. Le foyer de la famille t'est fermé. Ta vie même est un scandale dont rougirait la jeune vierge, le timide adolescent.

Parmi ces femmes avilies qui m'ont souri, dont les lèvres ont effleuré les miennes, il n'en est pas une sans doute qui ne se fût reculée de honte sous l'étreinte de mes embrassements, comme au toucher d'un reptile. Eh bien ! moi, je ne maudirai personne. Oui, j'ai passé au milieu de vous sans y laisser l'ombre d'un souffle. Homme ! je n'ai pas souillé mes lèvres de vos parjures, et mon corps de hideux accouplements. Je n'ai pas vu mon nom traîné dans la boue par une épouse infidèle. Toutes ces plaies infectes que vous étalez au grand jour m'ont été épargnées.

De cette coupe dorée je n'en ai aspiré que le parfum.

Vous en avez bu jusqu'à la lie toutes les hontes, tous les déshonneurs, sans être encore satisfaits. Gardez donc votre pitié.

Elle vous appartient plus qu'à moi, peut-être. Je plane au-dessus de toutes vos misères sans nombre, participant de la nature des anges ; car vous l'avez dit, ma place n'eſt pas dans votre étroite ſphère. À vous la terre ; à moi l'eſpace sans bornes. Enchaînés ici-bas par les mille liens de vos sens grossiers, matériels, vos eſprits ne plongent pas dans cet Océan limpide de l'infini, où s'abreuve mon âme égarée pour un jour sur vos plages arides.

Dégagée par avance de son enveloppe vierge, elle a entrevu avec béatitude la lumineuse clarté d'un monde immortel, reſplendissant, sa demeure future eſt désirée. Oh ! qui pourrait dire les élans de pure ivresse d'une âme que rien de terreſtre n'attache à l'humanité ! Et de quel œil elle contemple cet horizon fermé, où s'agitent tant de passions, tant de haineuses colères, tant de matérialité ! Et c'eſt à moi que vous jetterez votre insultant dédain, comme à un déshérité, à un être sans nom !

En avez-vous bien le droit ? Comment, ce serait vous, hommes dégradés, mille fois avilis et à jamais inutiles, jouets méprisables et méprisés de créatures corrompues, dont vous vous parez comme d'une conquête. Ce serait vous, dis-je, qui viendriez me jeter à la face le sarcasme et l'outrage ? Ah ! ah ! oui, soyez fiers de vos droits.

La fange qui vous couvre témoigne assez du noble usage que vous en avez fait. C'eſt moi qui pourrais vous plaindre, pauvres eſprits déchus, qui avez épuisé en de misérables satisfactions toutes les sources vives de votre cœur, qui avez éteint jusqu'au dernier rayon de votre intelligence, ce pur flambeau destiné à guider votre raison dans les sentiers de la vie. Oui, je vous plains, car vous n'avez pas souffert. Pour souffrir, il vous a manqué un cœur noble, grand, une âme généreuse. Mais l'heure de l'expiation viendra, si déjà elle n'est venue. Et alors vous serez effrayés du vide affreux de tout votre être.

Malheureux ! vous ne trouverez rien pour le remplir. Vous en arrivez au seuil de l'éternité, à regretter quoi ? La vie. En face de l'immortalité, vous regretterez la poussière, le néant !

Je vous le dis, moi que vous avez foulé aux pieds, je vous domine de toute la hauteur de ma nature immatérielle, virginale, de mes longues souffrances.

Je dis mes longues souffrances, et je dis vrai, car moi aussi j'ai rêvé ces nuits délirantes, ces brûlantes passions qui ne devaient m'être révélées que par intuition.

J'ai eu des tressaillements de tigre en voyant le soir sous le feu des lustres passer ces femmes, belles de leur parure plutôt que de leurs attraits flétris dès longtemps. Assis tristement au parterre d'un théâtre, et parcourant d'un œil morne toute l'enceinte circulaire, j'analysais secrètement toutes les joies renfermées dans ces paroles dissimulées sous l'éventail, dans ces sourires promettant le bonheur dans une pression de main. Ah ! ne le croyez pas, je ne subissais pas, sans être jaloux, le choc de tous ces courants électriques, se croisant en tous sens. Non. J'étais jeune. J'enviais aussi ma place à ce banquet de l'amour. Et je ne devais être à personne..., qu'à dieu. Avant d'en arriver à ce détachement absolu d'une âme vaincue par la lutte même, oh ! croyez-le, j'ai cruellement souffert !

Au milieu de mes maux je nourrissais une illusion folle, coupable, sans doute. Mais qui donc oserait me la reprocher ? Une jeune fille m'avait aimé, comme on aime pour la première fois. Elle le croyait du moins.

Sa candide ignorance n'avait rien rêvé au-delà des joies incomplètes que je lui ai révélées. Plus tard son oubli m'écrasa. Il me ramena aussi à la vérité de la situation que j'avais oubliée un instant.

Ce fut alors que ce dernier, cet unique bonheur m'étant ravi, je compris bien l'étendue de mes devoirs et le douloureux sacrifice qu'ils m'imposaient.

Je rompis instantanément, généreusement avec tous les souvenirs de mon passé. Je m'ensevelis vivant, jeune, dans cette solitude éternelle que je trouve partout, au milieu des agitations de la foule, comme dans la retraite la plus ignorée !

Ma raison égarée me fut rendue. Avec elle je retrouvai bientôt l'oubli, sinon la paix, le bonheur.

Hélas ! il n'a jamais luit pour moi.

Bien des jours ont passé depuis. La consommation a été entière. Ce n'est plus que par la pensée que je m'entretiens encore avec cette ombre chère d'un amour éteint. Je me reporte parfois à ces jours si vite envolés de sainte tendresse, d'illusions chastes, où jeune homme, parmi des jeunes filles, mes sœurs, mes compagnes, cette douce et intime confraternité suffisait à ma vie, que pas un souffle n'avait ternie.

De pareils souvenirs n'ont rien d'amer. Ils consolent de bien des déceptions. C'est l'oasis embaumée, où se réfugie mon âme blessée par d'orageuses luttes. Aujourd'hui j'envisage avec calme la sombre perspective de mon implacable destinée.

Profondément dégoûté de tout et de tous, j'endure, sans en être ému, les injustices des hommes, leurs haines hypocrites. Elles ne sauraient m'atteindre dans le sûr retranchement où je m'enferme.

Il y a entre eux et moi un abîme, une barrière infranchissable… Je les défie tous.

30 mai 186…[*]

— Seigneur ! Seigneur ! le calice de mes douleurs n'est-il donc pas encore vide ! Votre main adorable ne doit-elle donc s'étendre sur moi que pour frapper, pour briser ce cœur si profondément ulcéré, qu'il ne s'y trouve plus de place ni pour la joie ni pour la haine ? Mon isolement peut-il être plus complet ; mon abandon plus poignant ?

Oh ! pitié, mon dieu ! pitié, car je succombe à cette lente et épouvantable agonie, car mes forces m'abandonnent, car la goutte d'eau s'est faite océan. Elle a envahi toutes les puissances de mon être.

Elle a creusé sous mes pas un abîme toujours plus vaste, plus profond, dans lequel je ne puis plonger le regard sans en éprouver un horrible vertige. Il me semble, par moment, que ce sol miné va s'affaisser sous mes pieds et m'engloutir pour jamais ! Cette lutte incessante de la nature contre la raison m'épuise chaque jour davantage et m'entraîne à grands pas vers la tombe. Ce ne sont plus des années qui me restent, ce sont des mois, des jours peut-être.

---

[*] Il a quitté la place du chemin de fer. (Note du docteur A. Tardieu.)

Je le sens d’une manière évidente, terrible, et combien cette pensée est douce, consolante pour mon âme. Là est le trépas, l’oubli. Là, sans nul doute, le malheureux exilé du monde trouvera enfin une patrie, des frères, des amis. Là il y aura une place pour le proscrit.

Ce jour arrivé, quelques médecins feront un peu de bruit autour de ma dépouille ; ils viendront en briser tous les ressorts éteints, y puiser de nouvelles lumières, analyser toutes les mystérieuses souffrances amassées sur un seul être. Ô princes de la science, chimistes éclairés, dont les noms retentissent dans le monde, analysez donc, s’il est possible, toutes les douleurs qui ont brûlé, dévoré ce cœur jusque dans ses dernières fibres ; toutes ses larmes brûlantes qui l’ont noyé, desséché sous leurs sauvages étreintes !

Sachez combien de pulsations lui ont imprimées les mépris sanglants, les injures, les railleries infâmes, les amers sarcasmes, et vous aurez trouvé le secret que garde impitoyablement la pierre du tombeau !

Alors on donnera une pensée au malheureux que pendant sa vie on a indignement repoussé, rougissant parfois de lui accorder un serrement de main, à qui même l’on a refusé du pain, et jusqu’au droit de vivre.

Car j’en suis là. La réalité m’accable, elle me poursuit. Que vais-je devenir ? Je l’ignore. Où trouver pour demain le morceau de pain que donne le travail ?

Me faudra-t-il donc le demander à l’aumône, au crime ! Revenu dans ce Paris que j’aime parce que j’y suis oublié, me faudra-t-il épier le soir le passage d’un homme heureux qui me fera la grâce d’une insulte, en me montrant du doigt à un agent de sûreté. À quelle porte n'ai-je donc pas frappé pourtant ?

Admis près de quelques personnages dont j'étais connu, j'ai prié, j'ai supplié pour que l'on me vînt en aide. Certes, cela leur était facile. Leur influence à Paris pouvait d'un mot me donner un moyen de gagner honorablement ma vie.

Oh ! je dois le dire, partout je reçus de chaleureuses protestations de dévouement, sur lesquelles je fus assez stupide pour compter. Insigne folie dont je fus bien vite revenu. Je compris enfin que désormais je devais compter sur moi seul. Mes faibles ressources étaient épuisées, j'allais bientôt avoir à connaître les angoisses de la misère, les tortures de la faim. Car un mois s'était passé ainsi à prier, à attendre le résultat toujours négatif d'une démarche.

Un dernier parti me restait ; je l'adoptai, croyant cette fois avoir trouvé le salut.

J'allai résolument me faire inscrire comme valet de chambre dans l'un de ces nombreux refuges dont Paris fourmille, dans un bureau de placement pour les domestiques. « Avez-vous servi ? » Telle fut la demande qu'on me fit tout d'abord.

Et sur ma réponse négative : « Vous trouverez difficilement ; mais enfin revenez, nous verrons. »

Hélas ! j'y revins tous les jours, et tous les jours aussi j'entendis l'accablante réponse.

Je n'ignore pas que je suis un sujet de singulier étonnement pour tous ceux qui m'environnent.

Tous ces jeunes visages qui respirent la joie de leur âge semblent lire sur le mien quelque effrayante vérité dont le secret leur échappe.

La froide fixité de mon regard semble les glacer et les force presque au respect.

Comment définir cette impression étrange qu'inspire ma présence ? Je ne le saurais. Mais pour moi elle est visible, incontestable.

Eux-mêmes la subissent : ils ne l'expliquent pas.

Ces gais enfants de la rive gauche, des futurs maîtres de la science, qui préparent leurs succès entre un baiser et une demi-tasse, avec lesquels je suis en contact journalier, au restaurant seulement, ne s'expliquent guère, non plus, l'espèce de morne sauvagerie de mes habitudes, qui n'est pas explicable, en effet, à vingt-huit ans. Si je souris quelquefois à mes gentilles voisines de table, nulle d'entre elles du moins ne saurait dire quel est le minois qui partage mon réduit. Et c'est là un renseignement qu'elles peuvent donner avec certitude sur tel ou tel étudiant du quartier ; car elles se connaissent toutes, si elles ne s'aiment pas toujours. Elles sont parfaitement au courant des changements qui se succèdent dans leurs ménages réciproques, et des échanges qui s'opèrent entre leurs chevaliers de la veille et ceux du lendemain.

Il y a vraiment une curieuse étude à faire sur ces mœurs locales. Sans être mêlé à aucune intrigue, sans être acteur dans la comédie, j'assiste souvent à d'étranges scènes entre ces amoureux couples. Simple spectateur, j'observe consciencieusement, et j'en arrive presque toujours à me dire que mon rôle est le meilleur.

Du haut de ma fière indépendance je m'établis juge. L'expérience réelle que j'ai acquise du cœur de la femme me place bien au-dessus de certains critiques célèbres dont les appréciations, je dois le dire, m'ont plus d'une fois frappé par leur fausseté.

Dumas fils, entre autres, a vainement tenté de déchirer ce voile, qui ne s'est écarté qu'à demi, impénétrable qu'il est à l'œil des profanes.

Tu n'iras pas plus loin, lui fut-il répondu.

Il a été arrêté en effet dans son prodigieux élan. Pourquoi ? Il lui manquait le mot de passe pour pénétrer dans le sanctuaire. Il s'est égaré dans un labyrinthe sans issue, dont il est sorti épuisé, vaincu ; mais non pas initié à cette science qu'il prétend connaître, que jamais homme ne possédera.

Doit-on déplorer qu'il en soit ainsi ? Non. Oh ! non.

Je dis pour ma part, et j'en suis moralement convaincu, il y a là, non pas seulement une impossibilité, mais une nécessité indispensable, une limite qu'il serait dangereux à l'homme de franchir. Ses facultés s'y opposent, son bonheur en dépend.

Par une exception dont je ne me glorifie pas, il m'a été donné, avec le titre d'homme, la connaissance intime, profonde de toutes les aptitudes, de tous les secrets du caractère de la femme. Je lis dans ce cœur, à livre ouvert. Je pourrais en compter toutes les pulsations. J'ai, en un mot, le secret de sa force et la mesure de sa faiblesse ; aussi est-ce pour cela que je ferais un détestable mari ; aussi je le sens, toutes mes joies seraient empoisonnées dans le mariage, et j'abuserais cruellement, peut-être, de l'immense avantage qui serait le mien, avantage qui tournerait contre moi.

Après bien des démarches on se décida, au bureau de placement, à me donner une lettre d'introduction chez une dame, en quête d'un valet de chambre.

Madame la comtesse de J… habitait un petit hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Je la trouvai seule dans un vaste salon où elle écrivait. Elle prit ma lettre, vint s'asseoir auprès de son feu et me fit plusieurs questions auxquelles je m'attendais du reste. Je n'avais pas servi, tel était toujours l'obstacle insurmontable.

J'aurais bien pu lui dire : j'ai été femme de chambre. Mais le moyen de répondre par une semblable énormité…

Cependant on eût passé sur ce point capital.

« Ici, me dit la dame avec un peu de bonne volonté, vous pourriez apprendre le service en peu de temps ; mais vous me paraissez faible, délicat, et nullement fait pour un travail de cette sorte. Je ne puis donc vous prendre chez moi. »

On me congédia. Malheureusement elle disait vrai.

Je suis faible et d'apparence maladive. Avec cela on ne trouve guère à se loger qu'à l'hôpital. Ce sera là sans doute ma dernière étape.

J'allais de temps à autre rendre visite à une élégante jeune femme, dont le mari dirige un brillant café du Palais-Royal.

Mes relations avec elle étaient des plus amicales. Elle connaissait un peu ma famille, et les principaux événements de ma vie avaient excité au plus haut point sa curiosité féminine. Aussi, avec l'habileté de son sexe, trouvait-elle souvent le moyen d'amener la conversation sur ce terrain, attendant toujours quelque mystérieuse confidence, dont je fus toujours peu prodigue, même à son égard.

Les impressions de ma vie ne sont pas de celles qu’on puisse jeter à tous les vents. Il y a là des situations que peu de personnes peuvent apprécier, et certainement pour quelques gens grossiers de notre époque il y aurait matière à plus d’une sotte interprétation des faits et des choses, interprétation qui ne serait pas toujours sans danger pour moi, comme j’ai été à même d’en juger parfois.

J’en puis citer un exemple : C’était au chemin de fer de… Un sous-chef de bureau s’entretenait avec moi de l’originalité de mon passé. Il croyait tout bonnement que recherchée un jour par un jeune homme, je m’étais rendue à ses désirs, et que là s’était faite la découverte de mon véritable sexe. On voit jusqu’où peut s’étendre cette faculté de me juger, et quelles sérieuses conséquences elle peut avoir pour moi, pour mon repos.

Admis à titre provisoire dans une administration financière, où je passai quelques mois dans une tranquillité exempte du plus léger nuage, je pouvais espérer mon admission définitive. Il n’en fut pas ainsi. Des changements survinrent dans la Société qui lui imposaient l’obligation de réduire son personnel. On me remercia, me faisant entrevoir, il est vrai, la possibilité d’être réintégré plus tard dans mon poste ; mais ce ne pouvait être une certitude.

Me voilà donc de nouveau à la recherche d’un gagne-pain. Mes ressources pouvaient me permettre d’attendre un mois. Dans ces conditions je pouvais me croire riche. Il me faut si peu. Ce que je mange dans une journée suffirait à peine au déjeuner d’un homme de mon âge, pourvu d’un bon estomac.

Quant à l’inquiétude, je puis bien affirmer que je n’en avais pas. Je considère chaque jour qui m’est donné comme devant être le dernier de ma vie. Et cela tout naturellement, sans le moindre effroi.

Pour comprendre une telle indifférence à vingt-neuf ans, il faudrait, comme moi, s’être vu condamné au plus amer de tous les supplices, à l’isolement perpétuel. L’idée de la mort, généralement si repoussante, est pour mon âme endolorie d’une douceur ineffable.

La vue d’un tombeau me réconcilie avec la vie. J’y éprouve je ne sais quoi de tendre pour celui dont les ossements sont là à mes pieds. Cet homme qui fut étranger pour moi devient un frère. Je converse avec cette âme délivrée de ses chaînes terrestres ; captif, j’appelle de tous mes vœux l’instant où il me sera donné de la rejoindre.

L’émotion me gagne à tel point que je sens mon cœur dilaté par la joie, l’espérance. Je pleurerais, mais de bien douces larmes. Ce que je décris ici je l’ai éprouvé bien souvent ; car ma promenade favorite à Paris, c’est le Père-Lachaise, le cimetière Montmartre. Le culte des morts est né avec moi.

Le provisoire, malheureusement, menaçait de durer trop longtemps ; mes finances s’épuisaient de façon à me suggérer de tristes réflexions.

Même avec la perspective d’un nouveau rappel, cette situation ne pouvait guère durer, car j’en étais arrivé à me demander comment le lendemain je pourrais déjeuner.

Vous qui me lisez, puissiez-vous ne jamais savoir tout ce qu’il y a d’horrible dans cette parole.

Une pareille situation, en se prolongeant, peut amener le malheureux qu'elle accable aux plus affreuses extrémités. De ce jour enfin, j'en arrivai à comprendre le suicide, à l'excuser.

Ceci n'a pas besoin de commentaires.

Que de fois, tristement assis sur un banc des Tuileries, je me laissai aller peu à peu sur cette pente terriblement rapide d'où l'on ne revient, hélas ! qu'épouvanté, abattu, moralement défait. Oh ! combien à cette heure j'enviais le sommeil de la tombe, ce dernier refuge de l'humaine nature. Pourquoi donc, seigneur, avoir prolongé jusqu'à ce jour une existence inutile à tous et si écrasante pour moi ? C'est là un des mystères qu'il n'appartient pas à l'homme de sonder.

À charge aux autres et à moi-même, sans nulle affection, sans aucune de ces perspectives qui, du moins, viennent illuminer parfois d'un rayon doux et pur le front soucieux de celui qui souffre. Mais non, rien. Toujours l'abandon, la solitude, le mépris outrageant.

Peu de jours auparavant, poussé à bout, j'avais dû recourir à ma pauvre et bonne mère.

Comprend-on bien tout ce qu'il y a de pénible dans cette démarche d'un fils qui sait de quelles privations ce secours va être la source !

Ainsi, non seulement je me voyais impuissant à rendre plus heureux les derniers jours de celle à qui je devais tant ; mais encore il me fallait diminuer ses ressources déjà si insuffisantes.

Je puis bien affirmer que cette extrémité est la plus dure à laquelle je pusse être condamné.

Je vais parler ici d'une résolution fatale que m'inspira le découragement profond de ces derniers jours. Je rencontrai un matin, devant les Tuileries, un homme que je croyais encore au fond de la Bretagne, où je l'avais connu quelques années auparavant, agent d'une importante compagnie maritime.

Je le laissai passer sans lui parler, car lui ne m'avait pas reconnu. Plus tard, en réfléchissant à l'étrangeté de cette rencontre, je crus y voir une assurance de bonheur pour un nouvel avenir.

Le bon souvenir que j'avais gardé de ses relations m'était une garantie de sa bonne volonté pour la circonstance actuelle.

Dès le surlendemain, j'allais lui faire une visite à l'administration centrale de la compagnie, et je ne lui cachai rien des difficultés de ma situation. Il s'y intéressa, je dois l'avouer. Son accueil fut même plus affectueux que je ne l'avais espéré.

Je lui demandai tout simplement de me faire embarquer à bord d'un paquebot, comme garçon de salle. Ma proposition l'étonna fort.

Il eût voulu faire mieux pour moi.

D'un autre côté, il me signalait des impossibilités matérielles à l'exécution de mon projet.

D'abord la compagnie ne voulait admettre en cette qualité que des gens ayant déjà l'habitude de la navigation. « Ensuite, me disait-il, je ne puis pas croire que vous, avec le genre de vie que vous avez mené, soyez propre à faire un pareil service. Si vous le voulez absolument, je suis tout disposé à vous y aider. Peut-être même me sera-t-il possible d'adoucir votre situation à bord, en vous recommandant à l'un de mes amis, commissaire de l'Europe. »

J’acceptai sans hésitation. « Eh bien ! me dit-il, je verrai le directeur. Mais il serait bon que vous me donnassiez pour lui une recommandation, d’un député, par exemple. »

Je revins le lendemain avec une lettre que j’obtins sans peine d’un député de mon département, monsieur de V...

Au point où en étaient les choses, il n’y avait plus à reculer. Je le sentais bien. Je m’étais engagé si vite pour n’avoir plus à retourner en arrière.

Toutes ces démarches étaient faites que je n’avais encore consulté personne, ni ma mère ni mes amis, ne voulant les prévenir qu’au moment de mon départ. On m’en eût certainement détourné si l’on avait su à quel titre je partais. On ne l’a jamais su.

Je devais avoir une réponse assez prompte, l’*Europe* venant d’arriver au Havre.

Sur ces entrefaites, je reçois l’avis de me rendre le jour même à la compagnie de..., pour y reprendre mon poste. Cette lettre, qui aurait dû me réjouir, me consterna. Je me trouvais dans un étrange embarras. Que faire ? C’était bien simple, et je n’avais pas deux voies à prendre. Consulter mon excellent protecteur, lui avouer franchement tout ce que j’avais fait et suivre son avis. Je ne le fis pas.

Chez moi, malheureusement, le premier mouvement est rarement le bon. La précipitation ne me conduit à rien de bien. Cette circonstance en est une nouvelle preuve. Je me décidai à garder le silence et à laisser marcher les événements.

Comme mon départ pour les États-Unis pouvait n’avoir lieu que dans un mois, rien ne m’empêchait de reprendre provisoirement le poste qui m'était offert. C'est ce que je fis en effet.

Le motif qui avait décidé de mon rappel était de nature à me faire espérer que ce serait pour un assez long temps. On me le donna bientôt à entendre. Je rejetai loin de moi cette perspective pour m'attacher davantage au projet imprudent dont j'attendais la réalisation.

Un mois se passa de la sorte.

À mesure que la solution approchait, j'éprouvais de secrètes angoisses. J'étais si heureux dans le présent. Pourquoi aller me jeter dans un avenir au moins incertain ? Uniquement parce que je me croyais engagé. Belle raison quand il s'agit d'intérêts sérieux.

À cette crainte s'ajoutait l'ennui d'avoir à abandonner des gens, jusque-là si bons pour moi. Cette idée m'était poignante, douloureuse. D'un mot je pouvais encore faire cesser ces cruelles agitations en renonçant résolument à ce que je croyais sottement de mon devoir de ne pas refuser. Il y avait dans cette maudite obstination une question d'amour-propre, assurément bien mal placé. Je ne voulais pas faiblir devant une détermination prise énergiquement d'abord, il est vrai, mais sous l'empire du découragement. Le sort en était jeté. Je le subis.

Le commissaire de l'Europe répondit à son ami qu'il me prenait à son bord, mais simplement comme garçon de salle, les règlements s'opposant à ce que je fusse employé, même par intervalles, aux écritures du bord. Cette lettre était froide, significative, et me replongeait dans l'indécision : monsieur M… lui-même ne me pressait pas d'accepter. Il était attristé, me disait-il, de me voir partir à ces conditions, tout en me flattant de l'espoir que ma position pût s'améliorer dans la suite, et qu'il m'y aiderait de tout son pouvoir.

Je me fortifiai entièrement contre ce que je taxais de faiblesse, et le cœur serré comme par un pressentiment, je prononçai en tremblant ma dernière parole d'adhésion. C'était le jeudi, mon départ fut décidé pour le lundi suivant.

J'écrivis immédiatement à ma mère pour le lui annoncer, me gardant bien toutefois de lui faire connaître quelles fonctions j'allais désormais remplir. Elle ne s'en fût pas consolée.

L'idée de ce voyage lui était déjà trop pénible pour que j'allasse en aggraver la tristesse par un pareil aveu.

On comprend que vis-à-vis de mes protecteurs je gardai la même réserve.

Il était trop tard pour me conseiller ou pour m'adresser des reproches. On me laissa faire, croyant que j'avais été sollicité par l'appât d'une position avantageuse. Je leur laissai cette conviction qui, jusqu'à un certain point, pouvait excuser ma conduite.

Quel étrange aveuglement me fit soutenir jusqu'au bout ce rôle absurde ? Je ne saurais me l'expliquer. Peut-être cette soif de l'inconnu, si naturelle à l'homme*.

* Abel Barbin s'est suicidé à Paris au mois de février 1868 ; il était âgé de 30 ans. Le manuscrit original n'a jamais été retrouvé. (Note de l'éditeur).

Le docteur Regnier signale le décès, récupère les mémoires et pratique l'autopsie. Plus tard, il remet ces mémoires à Auguste Ambroise Tardieu qui en publie des extraits en 1874 sous le titre *Histoire d'Alexina B*, dans *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels*, traduits en anglais en 1980. Le manuscrit original est perdu.

FIN

Mes souvenirs,
mémoires d'Adélaïde Herculine Barbin (1838-1868),
sont parus, en extraits, en 1874.

ISBN : 978-2-89854-349-4
© Vertiges éditeur, 2024
– 2350e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

Lecturiels
www.lecturiels.org